

polka

#1

MAGAZINE



RIBOUD

SALGADO

REZA

RANCINAN

PERIER



09/11/2007 ... 5h40 ...

Le dernier exemplaire de Polka Magazine #1 sort de nos presses.

Le Révérend Imprimeur de Polka Magazine

*Toujours en quête de nouvelles formes
d'aventures artistiques,
Impatient d'être, au bout de cette jeune
chaîne éditoriale,
celui qui donne impression - et expression
à cet original concept médiatique.*



Partenaire de la création artistique graphique et photographique

*Depuis 1923, Le Révérend, imprimerie familiale, entretient
des liens privilégiés avec tout l'univers de la création :*

- Agences de Communication et éditeurs
- Galeries d'Art et Musées
- Salons et Expositions
- Photographes et Artistes-Peintres

*Nous intervenons dans tous les domaines de l'édition
artistique et publicitaire, sur tous types de production :
Brochures - Catalogues - Magazine - Affiches - Posters -
Dépliants - Mailing - Carterie - Papeterie - Enveloppes...*



le révérend.

Le Révérend Imprimeur / 4 rue Romain Rolland 92 220 Bagneux
T : 01 45 36 40 00 / F : 01 45 36 40 08 / M : info@lereverend.com

polka

#1

MAGAZINE
NOVEMBRE 2007 - JANVIER 2008
au sommaire

Le mur

CINQ PHOTOGRAPHES ET UN MUR 04

Marc Riboud

LA LONGUE MARCHÉ D'UN VOYAGEUR EN CHINE 06

"J'ai vu se balancer le grand pendule chinois." par Alain Genestar 28

Gérard Rancinan

FAITS DIVERS : SCÈNES DE CRIMES 30

"C'est la violence du fait-divers qui est devenue choquante dans une société qui se refuse à regarder la réalité." par Caroline Gaudriault 34

KISS 36

"Oui, le baiser est troublant comme la photographie, qui laisse le monde d'après en suspens..."

"Est-elle belle ? Sourit-elle ? A-t-elle peur ? Elle montre ses yeux

mais pas son regard." par Caroline Gaudriault 38

MUSLIM WOMAN 39

Sebastião Salgado

EN INDE, LA CASTE DES TRAVAILLEURS. 40

"La force de la collectivité détermine une manière de vivre plus chaleureuse, plus... humaine." par Joëlle Ody 58

Reza

AZERBAÏDJAN, LES SURVIVANTS DE L'ÎLE NOIRE 60

"Les journées sur Neft Dashlari sont longues et rudes. Les variations de température brisent les hommes." par Rachel Deghati 76

AKHAL TÉKÉ, CHEVAL D'ORGUEIL 78

Des yeux de braise, des poils aussi doux que la soie, une peau si fine qu'il semble suer d'eau et de sang.

Akhal Téké, ce cheval d'or. par Adélie Genestar 80

Jean-Marie Périer

IL ÉTAIT UNE FOIS L'ADOLESCENCE... 82

"C'est la faute au Proust des Yé-Yé." par François Weyergans 93

"Il régnait une insouciance et une légèreté qui donnaient aux événements le sentiment de ne pas être sérieux. Sur ce plan, je suis au regret de vous le dire : la fête est finie." par Jean-Marie Périer 94

Hommage à Alexandra Boulat

Polka Galerie 96

Prise de vues

Les chroniques de Christian Caujolle et de Jean-Jacques Naudet 98

remerciements

A Jean-Marie Périer, Gérard Rancinan, Reza, Marc Riboud et Sebastião Salgado qui ont accepté, avec amitié et enthousiasme, de parrainer Polka Magazine.

A Karyn Bauer-Prévost, Jean Cavé, Laurent Chmiel, Rachel Deghati, Caroline Gaudriault, Victor Genestar, Jacques Lange, Michel Maiquez, Joëlle Ody, Mario Ordonez, Manoel de Ipanema, Ruxandra Patrascu, Bernadette Pelletier, Didier Rapaud, Lélia Salgado, Muriel Simottel, Pascale Sarfati, Gwendoline de Spéville, Guy Trillat et François Weyergans qui ont collaboré à ce numéro par leurs écrits, leurs conseils, leur assistance ou leur soutien.

A Jean-François Gallois et l'équipe de Central Color, pour la qualité des tirages.

A Arnaud Le Révérend, notre imprimeur.

A Isabelle Euverte et Eric Landau, de l'Espace W, nos partenaires de l'exposition Polka Magazine.

Polka Magazine est une publication de Polka Image - 27, rue Jasmin 75016 Paris - SARL au capital de 20 000 euros, RCS de Paris 497 659 094 - Tél/fax : 01 45 27 01 51
Copyright 2007 Polka Image

Imprimé par Le Révérend sur papier labellisé FSC Forest Stewardship Council, garantissant une gestion durable des ressources forestières.

éditorial par Alain Genestar

Bienvenue au mur

J'ai fait un rêve... un autre... Le premier s'est déjà réalisé. Mais a mal tourné. Il a été de diriger pendant sept ans un magazine de légende. Et il s'est brisé dans un fracas bizarre de pressions politiques, de débandade et de mensonges. Fin du premier rêve sans aigreur ni maux de tête. Du passé il ne faut garder que les bons souvenirs.

L'autre rêve commence, avec des amis, des proches, des passionnés de la photo et du journalisme ; une famille. Il est encore flou, et fou de ses désirs et de ses envies, il est en marche, en cours, en échafaudage. Vous en avez un aperçu entre vos mains et sur le mur de l'exposition: Polka Magazine

Regardez. Et imaginez la suite.

Regardez. Cinq grands photographes – par ordre d'entrée en scène dans les pages suivantes, Marc Riboud, Gérard Rancinan, Sebastião Salgado, Reza, Jean-Marie Périer – exposent une ou deux histoires, chacune composée d'une série de photos, dont les tirages, signés ou numérotés, sont à vendre comme dans une exposition, disons, normale. Sauf que celle-ci ne l'est pas tout à fait. Elle est un mur de magazine avec un rythme, des thèmes, des ruptures, des reportages et des faits divers, des témoignages de gens qui vivent dans des conditions difficiles et des people qui sourient. L'exposition Polka Magazine, telle que vous pouvez la visiter de novembre 2007 à janvier 2008 à Paris, chez nos partenaires de l'Espace W, est une expo de photojournalistes.

Marc Riboud, Sebastião Salgado et Reza saisissent l'actualité, les visages, un pays. Gérard Rancinan réveille la mémoire en osant mettre en scène la violence de vrais faits divers qui ont inspiré la littérature et le cinéma. Et Jean-Marie Périer montre les mœurs d'une époque, de ses adolescents, stars des sixties, plus jeunes que les fausses célébrités de la télé-réalité d'aujourd'hui.

Et cette exposition se raconte. D'où ce numéro 1 de Polka Magazine qui réunit textes et images. Car une photo sans légende est muette, et un reportage photo sans article est une histoire sans parole.

Imaginez la suite. D'abord d'autres expositions organisées par la Galerie Polka dans les prochains mois. Chacune de ces expositions accompagnée d'un autre exemplaire de Polka Magazine. Et ainsi de suite, jusqu'à inverser le processus: le magazine produisant et publiant des reportages que la galerie expose.

J'ai fait ce rêve : que les meilleurs photographes, les plus grands et ceux qui, entamant leur carrière, ont l'ambition d'exercer à fond leur métier, que les journalistes, qui ont envie de raconter librement des histoires au long cours, que ces amoureux du grand reportage se retrouvent ensemble pour boucler, chaque mois, un grand magazine d'actualité.

Ce rêve mérite de se réaliser. Le photojournalisme doit vivre, trouver des financements nouveaux, se développer ; il est indispensable à l'actualité, à l'identification de la réalité, à la recherche de la vérité, à la dénonciation des inégalités et des injustices, à la découverte de la vie des autres, du monde, de la nature, pour notre information, l'enrichissement de nos connaissances, de nos cultures ou, simplement, pour notre détente et notre art de vivre.

D'un rêve, il reste toujours quelque chose.

En attendant, et quoi qu'il arrive, les photojournalistes ont leur galerie. Bienvenue au mur. ●

genestar@polkagalerie.com

LE MUR POLKA GALERIE ET L'ESPACE W PRESENTENT L'EXPO POLKA MAGAZINE

44 rue Lepic Paris 18^e

LE MUR

LUNDI 5 NOVEMBRE 2007.

Le « mur » de Polka Magazine affiche encore les dernières corrections. Dans quelques heures, toutes les pages vont partir pour l'imprimerie.

Le « mur », c'est ce que vous pouvez voir, reconstitué, dans cette première double : l'ensemble des pages épinglées les unes à côté des autres, en suivant de haut en bas et de gauche à droite, l'ordre du « chemin de fer » qui, une fois le magazine imprimé, devient le sommaire. Ce premier « mur » de Polka Magazine est un peu particulier. Une rose a été déposée sur la dernière double page en souvenir d'Alexandra Boulat.

MARC RIBOUD

« Si on veut bien voir, il est inutile de se fondre dans ce que l'on regarde. Car si on devient l'autre, comment avoir la surprise de l'autre ? »

Sa première photo publiée dans Life, celle du « peintre de la Tour Eiffel », est l'une de ses plus célèbres. Et il y en aura des milliers d'autres. Marc Riboud, ami d'Henri Cartier-Bresson, a rejoint l'agence Magnum en 1953 avec pour parrain, Robert Capa. Celui-ci, sûr du talent du jeune photographe,



Autoportrait

l'envoie à Londres « pour voir les filles et apprendre l'anglais ». Il n'apprend pas l'anglais mais photographie intensément. Ce qu'il aime par-dessus tout, c'est se promener avec son appareil, se fondre dans le décor et capter la vérité. Marc Riboud est le grand connaisseur de la Chine. Depuis 1957, ce maître de l'instantané sillonne les ruelles de Shanghai et Pékin avec toujours la même passion. « Les lieux sont comme les amis, j'ai besoin de les retrouver, de savoir s'ils ont changé, ce qu'ils deviennent ». Cinquante années de Chine, son très long reportage est un magnifique témoignage dont Polka Magazine publie quelques images.

GERARD RANCINAN

« J'accorde une grande importance à la responsabilité dans l'acte photographique. Je ne sais pas si tout ce que je montre est exact, mais en tout cas c'est vrai puisque je le montre. Je suis un témoin éveillé de la métamorphose de notre humanité. Toutes mes photographies sont une répétition de la première ». Des stars dénudées aux portraits du Pape ou de Castro, Gérard Rancinan peut, et veut, tout faire. Il ose. Il est, aujourd'hui, l'un des photographes les plus audacieux et les plus talentueux de sa génération, il est exposé dans les collections les plus prestigieuses. Ses photos, publiées dans les plus grands magazines du monde, sont le fruit d'un long travail de préparation, ses personnages sont toujours réels, c'est ce qui les rend uniques. Son écriture photographique, qui fait référence à la peinture ou à l'art en général, influence son environnement. Comme cette photo célèbre du baiser des policiers new-yorkais, que vous pouvez découvrir dans les pages de Polka Magazine, qui est depuis sans cesse recopiée. Gérard Rancinan continue son voyage au « pays de l'homme ».

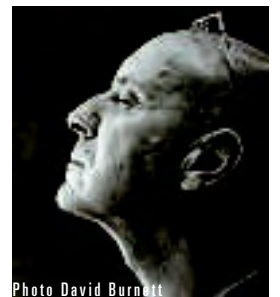


Photo David Burnett





SEBASTIAO SALGADO

«La vraie intelligence de l'être humain, c'est sa capacité d'adaptation. Les hommes se font à tout, y compris au pire.» Chacune de ses images constitue un document. Sebastião Salgado -né au Brésil dans ce Minas Gerais qu'il a replanté d'un million d'arbres avec Léilia, son épouse- parcourt depuis plus de trente ans la planète en témoin engagé. Ses enquêtes, servies par cette écriture graphique si personnelle qui s'appuie sur le noir et blanc pour délivrer des informations

éloquents au-delà de l'émotion, sont minutieusement construites et articulées. Elles troublent, font réfléchir, ouvrent le débat.

Sebastião Salgado, le grand photographe au long cours, réalise actuellement « Genesis ».



Photo Nicole Routoujji

Une œuvre monumentale, étalée sur huit ans, qui dresse un portrait de la terre, de la nature, des peuples tels qu'ils sont, inchangés depuis la nuit des temps. Ses photos de l'Inde, publiées dans les pages suivantes, sont d'une éternelle beauté.

REZA

«Je viens d'Iran, un pays d'Orient où l'on raconte des histoires. Voilà pourquoi je suis moi aussi un conteur.»

Ainsi parle Reza, l'ami fidèle qui vous reçoit le cœur sur la main dans sa petite maison de Paris avec sa femme Rachel, ou ailleurs, mais toujours chez lui comme à Kaboul au siège de l'association humanitaire qu'il a fondé : Aïna. Et quelque soit l'endroit, il y a des roses dans ses jardins. Emprisonné et torturé en Iran, où il est né il y a cinquante-cinq ans, Reza se bat



Photo Air Khalid

pour défendre la liberté d'écrire, de parler ou de photographier, avec toujours son arme en bandoulière : un Leica. De l'Afrique aux Balkans, du Maghreb à l'Asie, il arpente le monde, rencontre en Afghanistan, Massoud dont il devient le confident et le photographe. Et s'échappe, parfois, souvent, dans d'autres lieux improbables comme sur les bords de la Mer Caspienne où son père a fait le voyage quelques décennies plus tôt.

JEAN-MARIE PERIER

« D'un simple déclic, par une simple intuition, Jean-Marie Périer a fixé le rêve pour toujours... » a écrit Patrick Modiano. À la fin des années cinquante, le jeune photographe ne sait pas encore qu'il débute sa carrière avec le futur fondateur du premier groupe de presse mondial, Daniel Filipacchi. En 1962, la revue « Salut les Copains » sort dans les kiosques, un magazine pour des jeunes fait par des jeunes, une révolution dans le monde des médias français.

Jean-Marie, alors à peine âgé de vingt ans, devient le photographe de référence. Johnny, Sylvie Vartan, Dutronc, Françoise Hardy, France Gall, les Beatles ou les Stones...




Autoportrait

l'accueillent comme un ami. Ils lui font confiance. Toutes ses mises en scènes et folies sont acceptées.

« Les problèmes d'image et d'égo n'existaient pas, je garde le souvenir d'une époque de gaieté et de liberté dont je m'efforce de ne pas avoir la nostalgie ». Dans Polka Magazine, François Weyergans dit de lui : « Il est le Proust des yé-yé »





Marc Riboud

1957-2007, LA LONGUE MARCHÉ D'UN VOYAGEUR EN CHINE

Il est le photographe qui, au monde, connaît le mieux la Chine. Marc Riboud, depuis son premier voyage en 1957, l'année qui a précédé le Grand Bond en Avant, n'a cessé de visiter le pays de Mao. « Parce que les lieux sont comme les amis, j'ai besoin de les retrouver, de savoir s'ils ont changé, ce qu'ils deviennent. » A quelques mois des Jeux Olympiques de Pékin et au moment où la Chine entend jouer un rôle de plus en plus important dans les affaires du monde, le très long reportage de Marc Riboud, étalé sur cinquante années, est un formidable et magnifique témoignage.

**MARC RIBOUD
1957, PÉKIN**

"A Pékin, en 1957, cette femme drapée de noir, colletée de fourrure blanche et avec son allure hautaine est un anachronisme dans la rue populaire de Wangfujing."

**Tirage cartoline,
30/40 cm**





MARC RIBOUD 1957, PEKIN
"L'hiver est rude à Pékin et les visiteurs de la Cité Interdite rares."
Tirage cartoline, 30/40 cm

MARC RIBOUD 1957, ANSHAN

"Dans la cantine d'une grande aciérie du nord de la Chine à Anshan, la casquette Mao est de rigueur. Cette ingénieur garde ses lunettes accrochées à sa casquette même pendant le repas."

Tirage cartoline, 30/40 cm





MARC RIBOUD
1957, PEKIN

"Ces trois petites filles
avec leurs habits
molletonnés qui sont
bien nécessaires
pour les hivers
rigoureux de Pékin."
Tirage cartoline, 30/40 cm





MARC RIBOUD
1957, SHANGHAI
"Une rue grouillante
de Shanghai, hommes et
femmes portent la casquette
Mao à l'exception d'un
personnage étrange coiffé
d'un chapeau de paille
malgré l'hiver."
Tirage cartoline, 30/40 cm



MARC RIBOUD 2001, PING YAO
"A Ping Yao, devenu célèbre pour son festival de photographie."
Tirage cartoline, 30/40 cm



MARC RIBOUD 1965, PÉKIN
"Les petits coins arrondis des fenêtres révèlent tout de suite la vieille Chine. Ici le quartier des antiquaires dans la rue Liu Li Chang aujourd'hui démolie."
Tirage cartoline, 30/40 cm



MARC RIBOUD 2002, SHANGHAI

"Publicité sur une rame de métro à Shanghai."

Tirage cartoline, 40/50 cm



À gauche

MARC RIBOUD 2002, SHANGHAI

"Dans la Chine d'aujourd'hui la publicité est omniprésente. Ici à Shanghai ce regard vu à travers le pare-brise d'un taxi est une publicité pour une marque de voiture."

Tirage cartoline, 40/50 cm



MARC RIBOUD 2002, SHANGHAI

"A Shanghai, ce pont était à sa construction le plus haut d'Asie. Mon fils Alexis pose au bout du pont."
Tirage cartoline, 30/40 cm

MARC RIBOUD 2002, PEKIN

"J'appelle cette photo le petit lapin. Ce sac abandonné dans le jardin du mandarin Yu évoque en effet ce petit animal."
Tirage cartoline, 30/40 cm



MARC RIBOUD 2001, SHANGHAI
"Vue à partir du Bund sur Pudong le nouveau quartier de Shanghai, où les tours hautes de plus de 400m rivalisent entre elles."
Tirage cartoline, 30/40 cm



MARC RIBOUD
2005, SHANGHAI
"Ruelle de Shanghai"
Tirage argentique, 50/60 cm





MARC RIBOUD 2006, SHANGHAI
"Dans le vieux Shanghai."
Tirage argentique, 50/60 cm



MARC RIBOUD 2006, SHANGHAI

"Toute nouvelle construction dans la Chine d'aujourd'hui exige des destructions massives. Ici un photographe a choisi l'un de ces sites de destruction comme studio naturel pour photographier une jeune mariée."

Tirage argentine, 50/60 cm





MARC RIBOUD
ENTRE 1983 ET 1987
HUANG SHAN
"Huang Shan signifie « montagne jaune ». Elles tourment plutôt du bleu ou rouge selon les saisons et les lumières. Elles sont depuis des siècles le berceau de la peinture et de la poésie chinoise."
Tirage argentique collé sous Diasec, 80/120 cm



MARC RIBOUD ENTRE 1983 ET 1987, HUANG SHAN

"Ces pins accrochés à la verticale, pour moi ils sont comme des gens, des survivants agrippés à flanc de granit. Ils ont poussé là grâce à des petites graines, avec deux ailes sur le dos, qui volent dans le ciel."

Tirage des trois photos argentique, format 50/60 cm







MARC RIBOUD
ENTRE 1983 ET 1987
HUANG SHAN

"Chaque chinois qui se rend aux
pieds de ces montagnes
éprouve la sensation de toucher
au but. Comme ce vieux sage."

Tirage argentique, 50/60 cm

DEPUIS CINQUANTE ANS MARC RIBOUD PHOTOGRAPHIE LE PAYS DE MAO *par Alain Genestar*

“J’ai vu se balancer le grand pendule chinois”

Là l'élégance de son adresse. Rue Monsieur-le-Prince. Là, tout en haut, juste avant que la rue montante ne se jette dans le boulevard Saint-Michel, habite Marc Riboud. D'un prince, il a la distinction, l'éducation, la lignée, celle d'une grande famille avec des personnages, un père aimé et exemplaire, un oncle aventurier dont le journal le fera rêver, ses frères, patrons de prestige, Antoine, l'aîné, flamboyant, et Jean, « le plus intelligent d'entre nous, si bien qu'il parlait toujours de tout, et Antoine aussi, l'un et l'autre me réduisant dès l'enfance au silence, à l'observation ». Marc sourit quand il raconte, c'est sa façon aimable de parler, en s'arrêtant souvent au milieu des phrases comme s'il cherchait un détail parmi ses souvenirs ou un mot plus précis. Il prend son temps. « Je fais tout lentement, même vieillir. » A 84 ans, il ressemble à Fred Astaire jeune homme.

L'appartement est calme, pas un bruit ne filtre de la rue ni des autres étages. L'ancienne propriétaire, la veuve de Giacometti, avait fait doubler tous les murs et rehausser les planchers pour jouer du piano. Nous sommes dans une boîte confortable, un boîtier d'appartement, à parler photos et de sa vie, ou plutôt, pour moi, à tenter de lui arracher des bribes de sa vie de photographe en Chine, puisque c'est d'elle, ce sont ses photos d'elle qu'il expose.

Et Marc parle de la Chine comme de photographie, avec des coups de cœur, des envies, des anecdotes en cascade, en désordre. « Henri Cartier-Bresson me sermonnait toujours, il était pour moi un formidable pédagogue, un peu autoritaire mais attentif, il me disait tout le temps: “Construis des histoires.” Mais moi, j'aimais me promener avec mon appareil, prendre des photos sans forcément qu'il y ait un lien entre elles. » Et Marc est le même quand il raconte ses promenades d'un voyageur. Les lignes qui suivent sont donc une recomposition de propos aussi foisonnants, riches et merveilleux que totalement décousus.

Alors, la Chine. Pourquoi la Chine qu'il n'aura cessé de visiter depuis 1957 jusqu'au... printemps prochain?... Pourquoi la Chine et pas l'Amérique, bien qu'il la connaisse bien comme d'ailleurs tous les pays, faisant du monde son jardin? Pourquoi la Chine?...

« Parce que j'avais envie de foutre le camp de chez moi, de ma famille, de Magnum, de fuir mes confrères. Je les aimais bien, j'étais très proche de Cartier-Bresson, mais aussi de Capa, de Seymour, de beaucoup d'autres. Ils m'ont accueilli, aidé, surtout Henri, mais je n'aimais pas être mêlé aux autres photographes. J'étais mal à l'aise, trop timide, je ne connaissais pas leur jargon. » Et pourquoi la Chine?... « Oh, c'est simple. Je voulais partir par la route. Il y avait peut-être aussi la tentation de l'Orient, mais c'était surtout l'idée de rester sur terre, sur le chemin, d'avancer lentement, d'aller progressivement vers un lieu, d'en découvrir d'autres. Alors par la route, c'est forcément vers l'est et, tout au bout, il y a la Chine. »

Et avant la Chine, l'Inde. Calcutta, que Marc Riboud mettra sept mois à atteindre, avec sa sœur Françoise qui l'accompagne : « Là, j'ai vu la vraie pauvreté, les misérables, les intouchables et les très riches transportés assis dans les rickshaws. Ce que j'allais découvrir en Chine, plus tard, était complètement différent. Même en 1957 il n'y avait pas cette pauvreté extrême, à l'indienne, mais une collectivité qui travaillait et obéissait à une sorte de scoutisme martelé par Mao. Le Chinois a une façon extraordinaire de suivre le troupeau. »

Cartier-Bresson, auteur du premier grand reportage sur la Chine en 1949, l'avait encouragé dans son voyage : « Vas-y, et surtout voyage lentement. » Conseil que Marc a suivi à la lettre. Après une année en Inde et quelques séjours au Pakistan, en Afghanistan, en Iran, le photographe au long cours passe, enfin, en Chine. « C'était impossible d'y aller. Et c'est pour cela que je voulais aller en Chine.

Parce que c'était impossible. Je ne me sentais pas du tout journaliste, mais c'est un réflexe de photographe d'aller voir là où il est interdit d'aller. »

Marc Riboud, depuis ce premier voyage, n'a cessé de revisiter « sa » Chine. « Le pays que j'ai envie de voir, c'est toujours le pays d'où je reviens. Les lieux sont comme les amis, j'ai besoin de les retrouver, de savoir s'ils ont changé, ce qu'ils deviennent. Et, revenir à Shanghai ou à Hongkong deux ans après, c'est comme retrouver Paris cinquante ans plus tard. » La Chine est une amie qu'il visite régulièrement, devenant ainsi l'un de ceux, sans doute le seul photographe au monde, à embrasser sur une si longue période la lente et irrésistible évolution du pays de Mao et de ses successeurs. Cinquante années et des milliers de photos, dont quelques exemplaires ont été choisis – cueillis – et publiés dans les pages de ce premier numéro-expo de Polka Magazine.

« J'ai vu se balancer l'incroyable pendule chinoise. » Du communisme pur et dur au capitalisme le plus sauvage. « Sous Mao, c'était l'égalité totale, l'argent pourrissait l'homme, les Chinois obéissaient sans rien dire à ce que le Grand Timonier leur disait de faire : se lever, se laver, travailler, manger, se marier à 25 ans et faire beaucoup d'enfants. Puis, sous Deng Xiaoping, le pendule est parti dans l'autre sens : il fallait faire de l'argent et ils y sont allés à fond, sans limites, sans règles. C'est pire que chez nous. La corruption est partout. Ils sont doués pour le commerce et amoureux du jeu. » Marc Riboud poursuit son récit du pendule en parlant de son grand ami, rencontré au début des années 80, Sun Gao Fu. « Il m'a tout appris sur la Chine, ses traditions, sa culture, les superstitions. Tiens, par exemple, quand quelqu'un perd une dent du côté droit, cela veut dire que sa belle-mère trompe son mari, et quand c'est une dent à gauche c'est l'inverse. Mais parlons de Sun Gao... Quand je l'ai connu, il était fou de Proust. Souvent, il me disait quand il m'accompagnait dans un repor-



MARC RIBOUD 1965, SUD DE LA CHINE

"Dans les rizières du Sud de la Chine, la culture du riz exige les labours dans les champs remplis d'eau."

Tirage cartoline, 30/40 cm



MARC RIBOUD 1971, WUHAN

"A Wuhan le bras levé de la statue de Mao semble indiquer aux fumées des cheminées la direction à suivre. La pollution en Chine a longtemps été un signe de fierté comme symbole de l'industrialisation."

Tirage cartoline, 40/50 cm

tage : "S'il te plaît, donne-moi dix minutes de Proust!" Et je lui lisais un passage d'"A la recherche du temps perdu". Il était timide, comme moi. Un jour, nous étions dans les monts du Huang Shan, les montagnes célestes, là où les couples vont en voyage de noces. Alors toutes les filles sont habillées en rouge, la couleur du bonheur. Il y en avait qui étaient superbes. Et je disais à Sun Gao : "Regarde cette fille comme elle est jolie!" Il me regardait et me répondait : "Non." "Et celle-ci?..." "Non." "Et celle-là, regarde..." "Non." "Mais, lui dis-je, c'est comment, pour toi, une jolie fille?" Il a sorti une photo de son portefeuille : "C'est ma fiancée." Depuis, Sun Gao s'est marié, il a travaillé pour mon frère Antoine chez BSN, maintenant ça s'appelle Danone, il a appris à gagner de l'argent en France et puis il est retourné en Chine, et la dernière fois que j'ai revu sa femme, la belle jeune fille de la photo, elle m'a demandé : "S'il te plaît, Marc, peux-tu dire à Sun Gao d'arrêter de ne penser qu'à l'argent ?"

Marc Riboud n'a pu photographier le pendule d'avant Mao. Il en a saisi une petite trace dans son objectif près de la réception du Peace Hotel, l'hôtel mythique de Shanghai sur le

Bund. Juste une vieille plaque de marbre, datant des années 40, où sont restées gravées les prestations de l'établissement, dont la dernière ligne, suivie de trois points de suspension : « Massages, etc... » A cette époque, chaque chambre disposait d'une petite alcôve où les trois points de suspension relaxaient la clientèle. « Sous Mao, ce genre de prestation était interdit. Maintenant, le pendule a repris son mouvement de plus belle, et l'Orient a retrouvé sa volupté. »

De cette Chine de la moitié des années 50 à celle d'aujourd'hui, Marc Riboud retient plusieurs

images sans en préférer une seule. « Pour moi, tout varie sans cesse. Je suis sensible à la mode et j'éprouve toujours du plaisir à retrouver, à revoir, à redécouvrir une photo avec un œil nouveau, contemporain. » La rencontre avec Mao reste le moment fort, historique. « Je me souviens, lors de mon premier voyage, en 1957, j'ai dû rentrer précipitamment en France au chevet de notre mère, qui est morte quelques jours après mon retour. Mon frère Jean me demande ce que je deviens et je lui réponds : "Tiens, la semaine dernière, j'ai dîné avec Mao." A l'époque, tout le monde était impressionné. Même Jean ou Antoine. La déstalinisation était passée par là, mais Mao restait un personnage à part. Après tout, il faisait la révolution avec les paysans et nourrissait son peuple. C'est longtemps après que l'on saura. »

Lors de ce dîner officiel avec Mao à Pékin, Riboud était le seul photographe, « occidental », précise-t-il. « Je ne savais pas qu'il était interdit de photographier Mao de face. Mes photos sont les seules qui le montrent en train de trinquer et de manger avec une fourchette. » La série est publiée dans de nombreux magazines internationaux. Grâce à Mao, Marc s'est offert une longère en Touraine pour y poser son sac de reporter-promeneur.

Zhou Enlai était l'autre grand personnage, plus abordable que Mao. « Il était élégant et raffiné. Quand il y avait une réception, il se tenait droit, en haut de l'escalier, comme ça, avec son bras raide blessé lors de la Longue Marche. Un jour, Alain Peyrefitte, que j'accompagnais, lui demande s'il a appris le français lorsqu'il était étudiant dans notre pays. Il nous a répondu : "Non, mais j'ai appris deux choses. La première : le marxisme, la seconde, le léninisme." » Sur la photo, célèbre, on voit Zhou Enlai faisant le « V » de la victoire... la disposition de ses doigts est la manière de dire « 2 » à la chinoise : l'index pour Marx et le majeur pour Lénine.

Quelle photo ou quel reportage préféré ?...

Riboud cherche dans sa mémoire qui, comme son bureau de la pièce d'à côté, déborde de photos rangées dans un joyeux désordre. « C'étaient surtout les conditions de travail qui étaient différentes. Avant la fin des années 70, il était impossible pour un étranger comme moi de parler à un Chinois en dehors de l'interprète. Dans chaque rue, il y avait une sorte de flic local, il repérait les gens qui n'avaient pas à être là, les étrangers. Or, un étranger, c'était quelqu'un qui habitait dans une autre rue. Alors moi, un "long-nez", tu imagines... Donc personne ne me parlait, ni même ne me regardait. Mais cela ne me gênait pas. Au contraire, même. Comme ils ne me voyaient pas, je pouvais tranquillement me promener et photographier sans déranger ni gêner personne. Tu sais, j'ai toujours eu horreur de viser quelqu'un. Et puis, de toute façon, je crois qu'on ne peut pas faire deux choses à la fois : parler et regarder. »

Sur ces photos des années 1950-1960 prises à Shanghai, Pékin ou dans les provinces chinoises, les yeux ne croisent pas l'objectif. « Pourtant, j'étais bien là, parmi eux, et avec mon aspect d'Occidental, je ne pouvais pas passer inaperçu. Je n'étais pas, comme on dit, "fondu" dans la foule. Je n'ai d'ailleurs jamais cherché, nulle part, à le faire. Si on veut bien voir, il est inutile de se fondre dans ce que l'on regarde. Car si on devient l'autre, comment avoir la surprise de l'autre ? » C'est beau. Et vrai. Comme cette autre citation de Marc Riboud, prise dans l'un de ses livres : « Je pratique la photographie comme un travail de solitaire, comme un métier de silence, avec de longues heures de marche, de flânerie et d'attente. » Ou celle-ci que je veux aussi reproduire dans cet article qui, de plus en plus, ressemble à notre conversation, zigzaguant entre les petites anecdotes et les choses mémorables : « Je ne suis ni philosophe ni sociologue, je regarde la surface des choses. » Ou encore celle-ci : « Certains sont attirés par la laideur ou le sordide, par les fous ou les monstres. >> suite page 96

Gérard Rancinan MET LE CRIME EN SCÈNE

Sharon Tate, éventrée vivante par un fanatique, les sœurs Papin, bourreaux de leur maîtresses, un Japonais dégustant sa petite amie ou l'homme qui se nourrissait du sang d'enfants pour rester éternellement jeune... Ces crimes insupportables ont existé. La volonté de Gérard Rancinan est de montrer que la réalité est souvent plus dérangeante que la fiction. Ces images revisitent le pire de l'humanité, elles sont volontairement choquantes, dérangeantes, bouleversantes. Le photographe nous ouvre les yeux sur ce dont est capable un être humain, chaque détail a son importance, sa violence.



RANCINAN 2006, FAITS DIVERS, PARIS
Le gourou assassin – l'affaire Charles Manson –
Etats-Unis, Los Angeles, 1969
Tirage argentine, format 140/160 cm,
8 exemplaires



RANCINAN
2006, FAITS DIVERS,
PARIS

Le mangeur d'enfants –
l'affaire Marcello Costa de
Andrade – Brésil,
Rio de Janeiro, 1980
Tirage argentique,
format 140/160 cm,
8 exemplaires



RANCINAN
2006, FAITS DIVERS,
PARIS

Une sœur crucifiée –
l'affaire du père Daniel –
Roumanie, Ianacu, 2005
Tirage argentique,
format 140/160 cm,
8 exemplaires





RANCINAN
2006, FAITS DIVERS,
PARIS

Le cannibale amoureux –
 l'affaire Issei Sagawa –
 Paris, 1981

Tirage argentique,
 format 140/160 cm,
 8 exemplaires



RANCINAN
2006, FAITS DIVERS,
PARIS

Les domestiques
 rebelles – l'affaire des
 sœurs Papin – France,
 Le Mans, 1933

Tirage argentique,
 format 140/160 cm,
 8 exemplaires

GÉRARD RANCINAN *par Caroline Gaudriault**

“C’est la violence du fait-divers qui est de
qui se refuse à regarder la réalité.”



**L'ASSASSINAT DE SHARON TATE
À LOS ANGELES 1969**



**LE DOUBLE MEURTRE DES SŒURS PAPIN
1933**

Juillet 2005. Cinq lignes d'une brève de Libération sèment l'effroi : une jeune nonne a été crucifiée par un moine et quatre sœurs dans un monastère orthodoxe, isolé, de Roumanie ; les policiers ont retrouvé le corps ensanglanté de la jeune fille sur la croix. Quand le lecteur découvre ces lignes, horrifié et fasciné, le journaliste y voit une enquête morbide et captivante, l'artiste s' imagine une messe noire inspiratrice.

Injustifiables, répugnants, ces crimes sadiques d'une extrême violence terrorisent. Ils terrorisent par leur scénario orchestré ; par leur froide mise en scène dans son souci du détail ; par le sang versé et la chair torturée dans un total oubli d'humanité. Ils terrorisent par son constat : l'homme est capable. Capable d'imaginer de telles atrocités ; capable de les réaliser. Ils terrorisent pour cette part de mystère sur l'espèce humaine, cette réalité sauvage et crue : la barbarie est l'homme ; l'homme est la barbarie. Alfred Hitchcock, David Fincher, Ridley Scott l'ont filmée ; Joseph Kessel, Albert Londres l'ont écrite. Les crimes font la une des médias, sont portés à l'écran, inspirent artistes et écrivains. Comment pourrait-on faire l'impasse d'une telle réalité humaine ?

En s'emparant de tels faits extraordinaires, Gérard Rancinan s'empare de leur théâtralisation. Car s'ils terrorisent, ils fascinent tout autant. Les crimes sont assez impressionnants pour offrir de la matière à la création. Ce sang reconstitué, ces acteurs endossant le rôle des bourreaux, ces décors morbides sont-ils la lubie d'un photographe ? Gérard Rancinan ne prend pas de plaisir dans la morbidity. Ses photographies imaginées d'après des faits divers réels sont volontairement violentes, volontairement dérangeantes mais aussi volontairement humaines. On a évidemment le droit de les trouver choquantes. Elles le sont. Mais qu'est-ce qui est choquant : la photographie ou la réalité que ces photographies repré-

À 25 ans Charles Manson vient de former un groupe avec un objectif, tuer des personnalités riches de Hollywood. Le 27 juillet 1969, la première victime est un grand musicien. Le 8 août, quatre membres du groupe se rendent dans la villa de Sharon Tate, à Beverly Hills. L'actrice et femme de Roman Polanski est enceinte de huit mois et se trouve avec quatre amis. Les meurtriers les assassinent sauvagement. Avant de quitter la villa, ils écrivent « pigs » en lettres de sang sur la porte d'entrée. Dès le début du procès, en 1970, Charles Manson est apparu avec une croix gammée sur le front. Il est condamné à mort le 19 avril 1997. La peine capitale est abolie en Californie le 16 février de l'année suivante. Manson est toujours en prison. Il dit « avoir voulu commettre un crime qui étonnerait le monde ».

Deux sœurs de 18 et 21 ans, Christine et Léa Papin, exercent comme domestiques dans une famille bourgeoise du Mans. Les deux jeunes filles sont réputées pour leur politesse et leur assiduité religieuse. Les rapports entre elles et les Lancelin, leurs patrons, se détériorent. Un événement scelle la discorde un soir d'hiver 1933. Responsables d'une panne électrique, les servantes sont réprimandées par leur patronne et sa fille. Au comble de la fureur, elles les tuent sauvagement. Les policiers arrivés sur place témoignent d'une scène d'une atrocité rare. Ils retrouvent les deux sœurs couchées dans le même lit. Elles attendaient la police. Nombreux furent les artistes qui se sont inspirés de cette histoire. Jean Genet a écrit « Les Bonnes », Claude Chabrol a réalisé « La Cérémonie » et Jean-Pierre Denis les « Blessures assassines ».

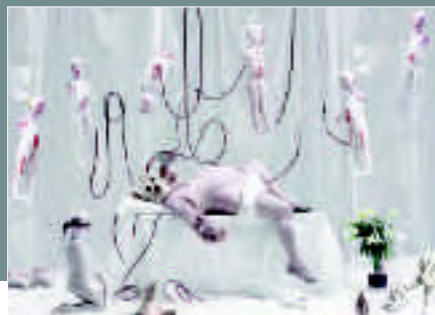
sentent ? A ses débuts, la photographie n'hésitait pas à montrer crûment. Le regard s'est adouci au fil du temps et nos sociétés pratiquent l'autocensure. La violence du fait divers est devenue choquante pour une société qui se refuse à regarder la réalité. Parce qu'on est bouleversé, on préfère fermer les yeux. Mais n'est-il pas de notre devoir à tous de regarder ce qui est une pâle copie d'une réalité plus bouleversante encore ?

Le photographe remplit là sa mission, il s'engage. Il se place aux limites du supportable, il se met en danger. Il ose montrer. Il ose se plonger dans ces histoires macabres, dans ces vies névrosées, dans ces tueries diaboliques. Lui non plus n'en ressort pas indemne. Il imagine ces décors qui ont existé au moment du crime : les valises et le réfrigérateur du Japonais remplis de membres humains ; les yeux arrachés rageusement dans les mains des domestiques... Ils demandent à des modèles d'endosser le rôle des bourreaux ; il les

dirige jusqu'à ce que l'émotion éclate, jusqu'aux larmes. La violence n'y est pas gratuite. Certes, elle sert l'émotion photographique. Comme l'esthétique, la tendresse, l'humour sont d'autres propositions à cette émotion. Mais la violence et, avec elle, une forme de provocation sont souvent interprétées péjorativement. Pourtant la réalité dépassera toujours la fiction.

« La violence peut faire naître la violence ; le danger de la montrer est de l'engendrer à nouveau » : petite musique lancinante de la moralité sociale. Et pourtant, n'est-ce pas un mal nécessaire ? N'est-ce pas pire de ne pas être conscient de sa condition humaine ? Il n'existe pas de hiérarchie dans les nourritures intellectuelles, pas plus que de tabou, ni même d'inspirations interdites. Il en va de la responsabilité de l'artiste, de la responsabilité du photographe de proposer son regard sur sa contemporanéité. A quoi sert l'art, à quoi sert la photographie, s'ils ne sont pas un en-

venue choquante dans une société



A RIO DE JANEIRO, LE RITUEL SANGUINAIRE DU TUEUR D'ENFANTS 1980

Marcello Costa de Andrade, un Brésilien d'une quarantaine d'années, a tué dans les années 80 quatorze jeunes hommes, à Rio de Janeiro. Il les choisissait pour leur jeunesse et leur beauté. C'est dans les favelas, les quartiers pauvres de la mégapole brésilienne, qu'il allait les chercher. Ses assassinats ressemblaient à un rituel, où il étranglait les enfants, les décapitait puis buvait leur sang. Lors de son inculpation, il a expliqué son geste criminel par le désir de s'approprier la beauté et la jeunesse de ses victimes. Ce fait divers met l'accent sur la situation précaire des enfants pauvres en Amérique du Sud, victimes d'injustices et de violences.



DANS LE REFRIGERATEUR DU JAPONAIS CANNIBALE 1981

Un Japonais de 32 ans, Issei Sagawa, est venu étudier les lettres à la Sorbonne. Amoureux d'une jeune Hollandaise, Renée Hartevelt, il l'invite chez lui, la tue, la viole puis la découpe en morceaux... et la cuisine. Après avoir réparti quelques morceaux de corps dans des assiettes, enrobées de plastique, il les garde dans son frigo. Sous l'aveu de son crime, il a été incarcéré, mais la justice française a accordé, à la faveur de l'article 64, un non-lieu. (Les criminels agissant sous la démence sont enfermés en hôpital psychiatrique.) Sous l'influence de son père, notable japonais, il fut ramené au Japon. Depuis, Issei Sagawa a fait fortune en écrivant cinq livres sur son histoire. Il peint, essentiellement des corps de femme et signe ses tableaux d'un couteau et d'une fourchette. Aujourd'hui âgé de 56 ans, il vit libre, milliardaire, au Japon.



LA NONNE ROUMAINE CRUCIFIEE PAR UN MOINE ILLUMINE 2005

Maricica Irina Cornici, orpheline roumaine de 23 ans, était jeune fille au pair, en Allemagne. A son retour dans son pays natal, à Vuşui, elle rentre au monastère de la Sainte-Trinité de Tanacu. Trois mois plus tard, en juin 2005, elle se dispute avec le père Daniel lors d'une messe du dimanche. Le moine de 29 ans la croit possédée par le démon et l'enferme plusieurs jours, sans boire ni manger. Ne l'acceptant plus dans la maison de Dieu, il l'a crucifiée dans la cour du monastère, avec la complicité de quatre sœurs. Avant son inculpation, le père Daniel a fait sonner les cloches et donné une liturgie pour annoncer « que la volonté de Dieu a été exaucée et (que) la sœur avait été délivrée du démon ». Le père Daniel et les quatre sœurs ont été arrêtés et un procès est en cours.

gagement ? Laissons à la décoration le soin d'embellir notre vie et aux domaines artistiques le soin de l'expression et de la transmission. Qu'est-ce qu'un artiste sinon celui qui, par sa subjectivité, raconte son histoire, et par là, celle de l'humanité ? Il porte un regard, donne une proposition sur une réalité. Et peu importe si la réalité se déroule sous les yeux du photographe ou s'il la met en scène, puisque de toute façon l'image sera toujours le reflet de son imagination. Il n'existe donc pas de photographie plus vraie que d'autres. La photographie ne peut pas être une vérité absolue. Ainsi, ce que Gérard Rancinan photographie « n'est pas vrai, mais est exact ». La mise en scène peut caricaturer la réalité, mais les faits ont bien existé. Ce qui importe dans ces scènes de faits divers, c'est le regard éditorialiste qui est proposé. Il y a la photographie policière du meurtre, comme il y a le rapport des faits. Il y a la photographie mise en scène comme il y a l'histoire racontée. Il n'y a ni

moralité ni dénonciation, juste une interprétation. L'écriture photographique rejoint l'écriture journalistique. Chacune de ces scènes est une question posée, une réflexion ouverte sur des faits d'actualité : le fanatisme ; l'acte ultime de l'amour dans le cannibalisme ; les rituels ancestraux dans une société moderne ; l'assassinat d'un symbole pour mieux conquérir une liberté sociale, la destruction d'un pouvoir supérieur comme dénonciation des différences sociales.

Ces photographies ne sont qu'un regard théâtralisé de quelques grands crimes de l'humanité. Pour chacun des meurtriers, ces crimes sont leur œuvre ultime. Ils ont dépassé la vie pour rejoindre le mythe. L'acte criminel est réel, mais eux ont quitté toute forme de réalité qui les rend capable de tels actes, capable de transgresser. Depuis l'histoire de l'homme, les mêmes traumatismes reviennent : l'érotisme, le cannibalisme, le fanatisme, le lien du sang. Ce sont les

grands thèmes de l'humanité qui sont torturés à travers ces crimes. N'y a-t-il pas une autre victime derrière celle qui est tuée ? Ne cherchent-ils pas à tuer ainsi leur impossibilité à vivre en société ? Ces crimes sont comme des éruptions volcaniques nécessaires pour que le magma sorte, que le mal éclate, pour que le cœur de la terre continue à battre. N'est-ce pas la marque des Hommes de voir parmi eux des Faibles, des Odieux, des Caractériels, des Méchants ? N'est-ce pas la marque de l'Homme de porter en lui cette part sombre et inquiétante ? Les faits divers relatant ces crimes atroces ne sont-ils pas nécessaires à nous montrer l'horreur pour prendre conscience et réfréner les pulsions morbides plus ou moins enfouies en chacun d'entre nous ? ●

** Caroline Gaudriault est journaliste et la collaboratrice de Gérard Rancinan sur les projets éditoriaux dont ces photographies sont extraites.*

Rancinan KISS



RANCINAN 2003, KISS, NEW-YORK

Deux policiers new-yorkais, aussi vrai que leur amour est authentique, nous livrent le baiser des temps modernes. Cette photo prise en 2003 a déclenché toute une polémique lorsqu'elle a été présentée à la foire Photo de Miami. Elle a choqué l'Amérique puritaine.

Tirage argentique, format 120/120 cm. 10 exemplaires



RANCINAN 1999, KISS, BERLIN

En 1999, Gérard Rancinan se lance dans un projet sur les peuples de grandes mégapoles : « Urban Legend ». Les gens posent nus devant son objectif. Ces deux jeunes filles ne sont pas des mannequins. Elles sont amies, peut-être plus. Elles ont oublié le temps d'un baiser les assistants et le photographe.

Tirage argentique, format 120/120 cm. 10 exemplaires

Oui, le baiser est troublant comme la photographie, qui laisse le monde d'après en suspens...

par Caroline Gaudriault

C'est une photographie qui aurait pu rester un simple témoignage social : deux policiers new-yorkais en uniforme, posant dignement, avec toute la fierté que leur confère leur responsabilité. Ils étaient prêts à s'effacer derrière leur rôle, à s'oublier sous leur costume, à devenir une représentation, le symbole d'agents de police posés comme des papillons sur un fond blanc. Puis, soudain, la lumière aveuglante des flashes, le bruit répétitif et rythmé du déclencheur, le silence concentré autour, le moment magique de la photographie a eu lieu : les hommes ont pris le dessus sur les flics. Ils se sont rapprochés. Ils ont livré leur audace ; leur impulsion, leur intimité. Ils se sont pris l'un l'autre, la tête enfouie dans leurs mains, les doigts enfoncés dans la chair. Ils se sont regardés, leurs lèvres se sont cherchées, serrées jusqu'à l'usure, jusqu'à la blessure. Le baiser fut frénétique, comme une rage qui n'a pas oublié d'être délicate. La photographie, complice de l'intime.

Quand ces deux jeunes femmes de Berlin se déshabillent pour poser dénudées dans un projet sur les peuples des grandes mégapoles, elles se désinhibent sans que leur exhibitionnisme devienne pornographique. Elles s'enlacent, s'embrassent. Elles ont soudain la force d'oublier le photographe, sa caméra, ses assistants, d'oublier le bruit, d'oublier la lumière sur elles, leur nudité, leur impudeur. Le temps est suspendu à ce baiser. La photographie est prise ; elle aussi a arrêté le temps en cet instant magique.

« La photographie est un coup de feu ou un baiser chaud », disait Henri Cartier-Bresson. Elle est furtive ; elle est ce moment d'intense émotion, ce qui survient au moment où l'on appuie sur le déclencheur, où l'on ose voler quelque chose à l'autre. Le baiser, thème photographique majeur qui inspire Doisneau avec ses amants de Paris, Elliott Erwitt et ses amoureux dans le rétroviseur, Gérard Rancinan et ses couples désinhibés : « La photographie ressemble à ce baiser, dans son instantanéité, dans sa fusion entre le photographe et son modèle. Embrasser ou photographier, c'est une même émotion, qui nous porte hors du temps, hors du réel. Le facteur émotionnel est immense. » Dans ces deux baisers de couples du même sexe, il n'est question d'aucune pornographie, d'aucun regard interrogateur sur l'homosexualité, mais seulement d'un baiser amoureux, d'un moment d'emportement arraché au réel. Fascinant baiser qui est à la fois le geste de la grâce et celui d'un acte cannibale. La photographie capture cette douceur dans le rapprochement de ces lèvres, dans ces yeux fermés, dans cet abandon, à l'ombre du monde quand la lumière s'éteint, dans cet élixir que les langues s'échangent. Elle capture aussi l'embrassement sauvage dans ces lèvres qui se pressent jusqu'à faire mal, ces langues qui se mêlent, ces salives qui se mélangent. Oui, le baiser est aussi troublant que la photographie, qui dans son témoignage coquin aime laisser le moment d'après en suspens. Qu'advient-il de ces amants après ce baiser chaud ? ●

Est-elle belle ?
Sourit-elle ?
A-t-elle peur ?
Elle montre ses yeux
mais pas son regard

Elle a été surnommée « Muslim Woman ». Avec une majuscule, par respect pour la femme qui se cache derrière ces yeux noirs. Mais quelle identité a celle que l'on ne peut voir ? Quelle réalité a celle que l'on ne peut dévisager ? La Musulmane que Gérard Rancinan a rencontrée en 2003 a bien existé puisqu'il l'a photographiée. La photographie est un témoin, une preuve de la réalité ; la lumière sur cette femme a bien imprimé la pellicule. Pour notre regard, le temps de cette femme s'est arrêté à l'image que l'on a d'elle, à cette incarnation de toutes les femmes musulmanes, à la représentation derrière ce voile, le symbole. Pour d'autres, en Arabie saoudite, elle existe sans doute encore, et quatre années ont passé sur les traits de son visage. Elle est cette femme aux yeux noirs, musulmane, voilée, vivante, qui ressent des émotions, qui pleure quand elle est triste, qui s'illumine quand elle est gaie. Elle est une femme qui sait séduire et être aimée ; une femme que l'on ne voit pas mais dont la bouche, effleurant le voile, a déjà embrassé.

La rencontre s'est faite à Paris. Accompagnée par son mari, ils sont venus poser ensemble, puis séparément pour un projet sur les contrastes humains. La photo forte, c'est elle. Il le sait. Il parle pour elle, la rassure, jeune marié saoudien protégeant sa femme tout en l'exposant pudiquement à nos regards occidentaux. Il la trouve belle sur le fond blanc. Il pose son regard admiratif qui connaît tous les traits cachés sous le voile. Pour nous, elle n'est qu'une ombre. Vêtue de noir, de la tête aux pieds, sa grande robe trop large et son voile brodé dissimulent ses formes et son visage. Son impressionnante silhouette ressemble à une citadelle verrouillée de toutes parts et laisse en suspens la question posée : se protège-t-elle ou nous rejette-t-elle ? Elle a pourtant posé. Avec l'accord de son mari, elle s'est postée devant l'objectif, debout et droite. Elle a regardé l'appareil. Elle a donné à voir ce qui lui était autorisé de donner. Ce geste est déjà beaucoup. Le sens de son témoignage nous échappe et suscite mille questions puisqu'elle n'est jamais apparue et restera à tout jamais une énigme. Mais derrière ce portrait, c'est un autre témoignage qu'elle livre. Volontairement, elle ne soulève pas le voile entre elle et le photographe ; volontairement elle ne lève pas le mystère dont elle s'est enveloppé comme d'un manteau, pour montrer si elle est belle ou laide, montrer ses yeux plutôt que son regard, sa peur ou sa sérénité, la moiteur de sa peau sous le flash, ses joues rougies sous la pudeur, le sourire sous la flatterie de la photographie. En ne se montrant pas, elle nous renvoie à nos propres citadelles, à nos propres limites dans ce que l'on veut bien donner à voir de nous-mêmes. Elle aussi se confronte à ses propres limites puisqu'elle n'est déjà plus la femme de la photographie. Derrière cette invisibilité elle appartient désormais au regard de chacun. ●



RANCINAN 2003, MUSLIM WOMAN, PARIS

Gérard Rancinan a installé son studio dans un aéroport. A la descente de l'avion, parmi des passagers saoudiens, cette femme voilée de noir des pieds à la tête. Avec l'accord de son mari, elle s'est postée toute droite devant l'objectif.

Tirage argentique collé sous Diasec, format 180/220 cm, 3 exemplaires

A black and white photograph of two men in traditional Indian headwraps. The man on the left is smiling, while the man on the right has a serious expression. They are both wearing headwraps and appear to be in a rural setting.

Sebastião Salgado

INDE, LA CASTE DES TRAVAILLEURS

Chacune de ses images constitue un document à verser au dossier d'une cause. Sebastião Salgado, né au Brésil dans le Minas Gerais, parcourt depuis plus de trente ans notre planète en témoin engagé. Servies par cette écriture graphique si personnelle qui s'appuie sur le noir et blanc pour dégager des informations éloquentes au-delà de l'émotion, ses enquêtes photographiques au long cours, minutieusement construites, articulées, sont conçues pour troubler, faire réfléchir, ouvrir le débat. De l'Inde, où il a réalisé onze reportages, il explique que l'esprit de solidarité est sa principale richesse.







SALGADO
1989, CHANTIER DU CANAL
DU RAJASTHAN, INDE
Le travail en famille
est une tradition. Les femmes
y prennent part.
Tirage argentique,
format 60/90 cm

SALGADO
2003, ETAT DU
KARNATAKA, INDE
Trié à la main grain
par grain, le café indien
est de grande qualité.
Tirage argentique,
format 40/50 cm







SALGADO 2001, DEHLI, INDE

Dans ce centre d'apprentissage pour jeunes handicapés on enseigne aussi la danse et la musique traditionnelles.

Tirage argentique, format 40/50 cm



SALGADO 1989, CHANTIER DU CANAL DU RAJASTHAN, INDE

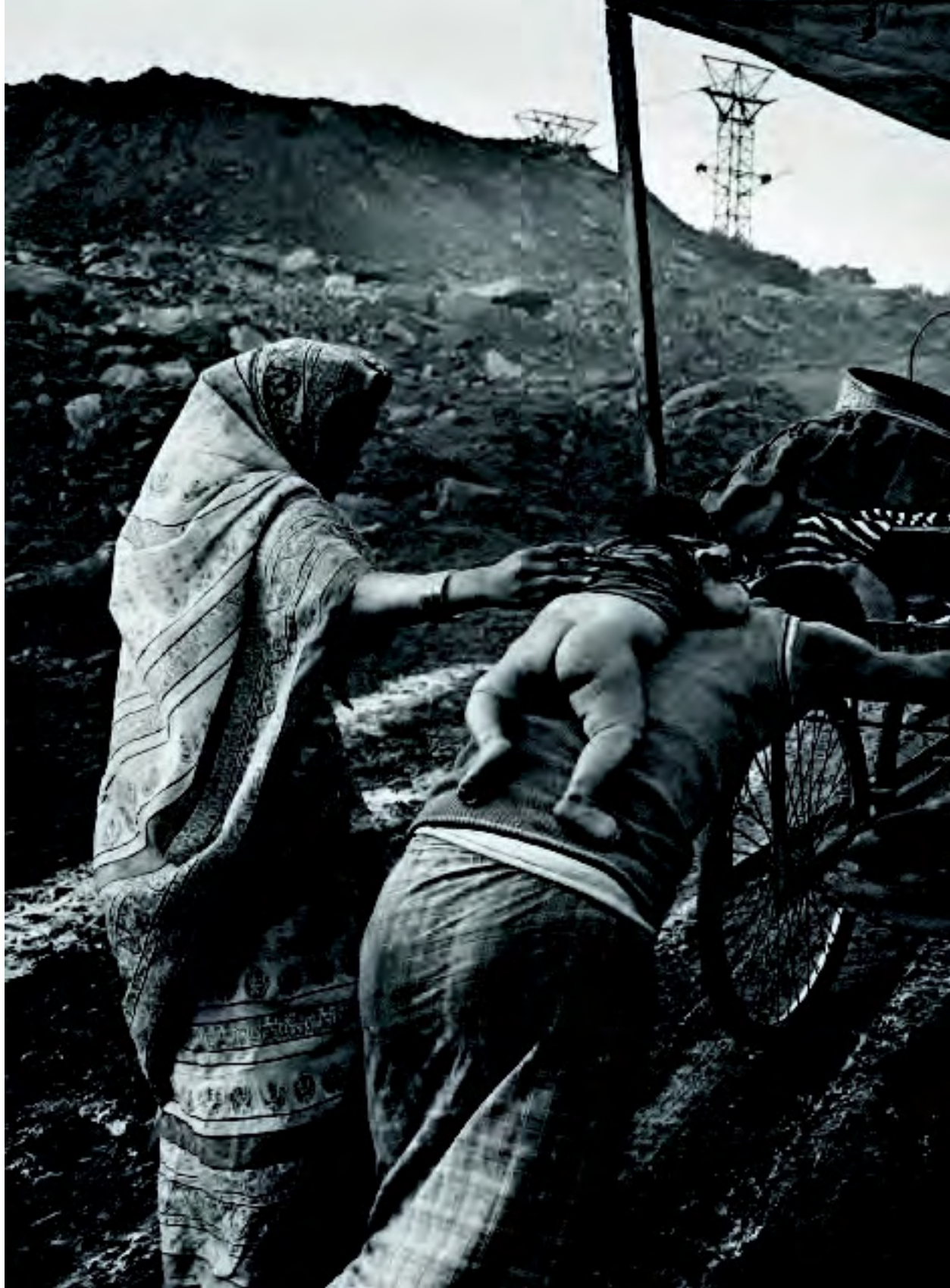
Les mères emmènent sur le chantier leurs enfants en bas âge.

Tirage argentique, format 40/50 cm

SALGADO
1989, TRAVAILLEURS
DES MINES DE
CHARBON DE DHANBAD,
ETAT DU BIHAR, INDE

Le soir, après une journée de travail, une famille quitte une mine à ciel ouvert en poussant un chariot utilisé pour apporter à manger aux ouvriers.

Tirage argentique,
format 40/50 cm





Page suivante

SALGADO

1995, BOMBAY, INDE

La gare de Church Gate, l'un des trois terminus de Bombay, où les trains déversent chaque jour 2,7 millions de banlieusards.

Tirage argentique, format 60/90 cm







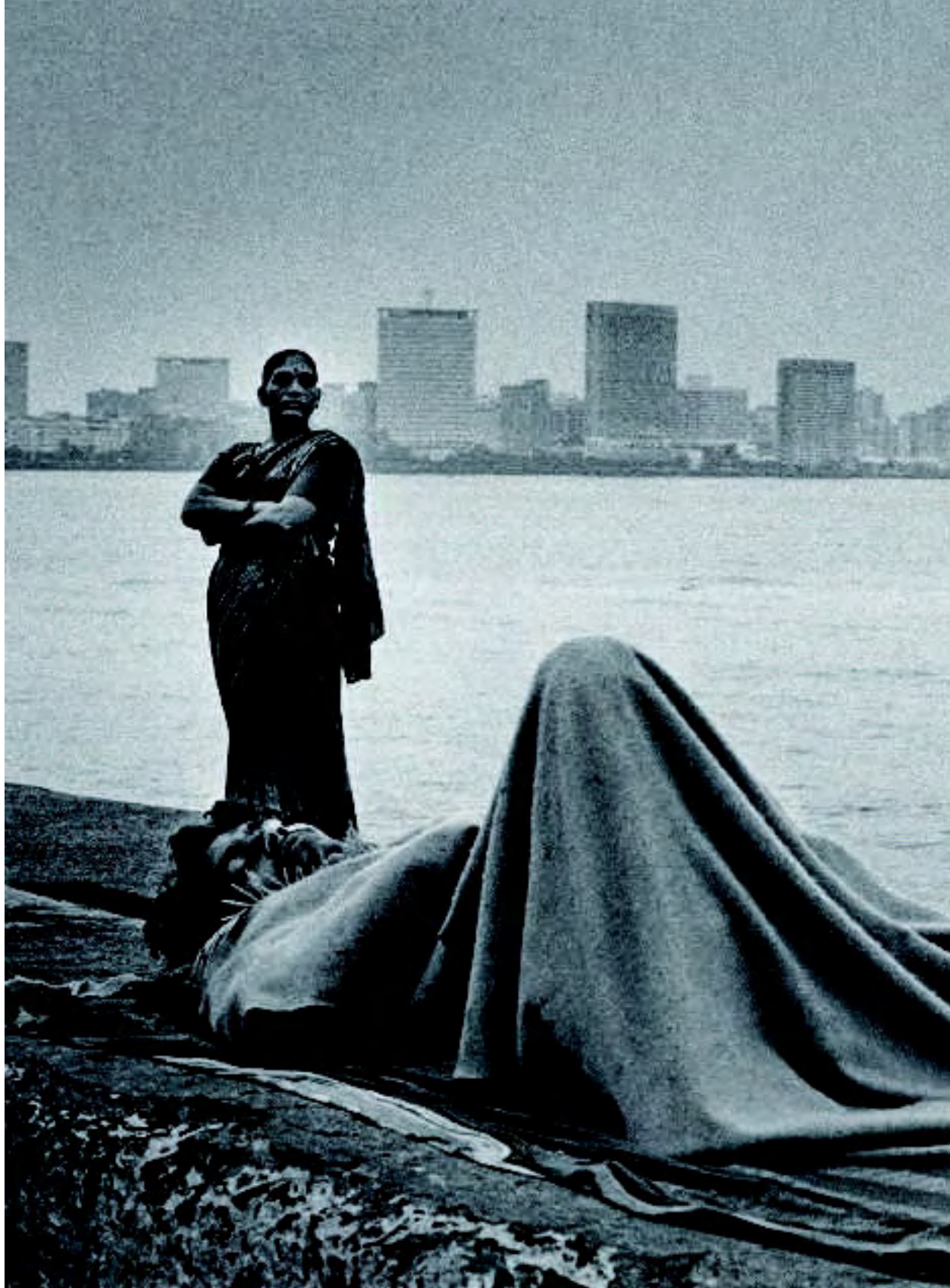


SALGADO
1989, CHANTIER DU
CANAL DU RAJASTHAN,
INDE
Transport de tuyaux
destinés à l'irrigation.
Tirage argentique,
format 40/50 cm





SALGADO
1995, BOMBAY, INDE
Le centre de nettoyage de
Mahalaxmi Dhobi Ghat emploie
plus de 5 000 ouvriers.
Tirage argentique,
format 40/50 cm





SALGADO
1995, BOMBAY, INDE
Marina Drive à l'heure
de la distribution de nourriture
aux sans-abri de la nuit.
Tirage argentique,
format 40/50 cm

“La force de la collectivité détermine une manière de vivre plus chaleureuse, plus... humaine”

« **L**a photo du lavail, je n'avais pas prévu de la faire mais le jour de mon arrivée à Bombay, j'ai croisé une manifestation. Des hommes armés de pancartes où figuraient, rageusement barrés, des dessins de machines à laver. Le chauffeur du taxi, qui m'emmenait à l'hôtel, m'a expliqué : c'était la corporation des travailleurs du linge qui défendait son gagne-pain. Alors je suis allé voir. L'immense blanchisserie de Mahalaxmi Dhobi Ghat emploie quelques 5 000 lavandiers à savonner, frotter, battre, tordre, rincer et repasser tout le linge de la ville, collecté et rendu à domicile. C'est une caste venue de l'Uttar Pradesh, très organisée, et qui voyait l'introduction des lave-linge comme une terrible menace. »

Ainsi Sebastião Salgado commente-t-il cette image emblématique du travail manuel dans un monde dont les machines dépossèdent peu à peu les hommes. Cet économiste de formation a toujours porté un regard pénétrant sur les paradoxes du progrès. Si nombre de ses photos sont devenues des icônes, c'est que leur beauté plastique s'enrichit de sens, qu'elles parlent, avec tendresse, avec respect, de la juste place de l'être humain dans le tourbillon de la vie. Menées avec rigueur sur le terrain, y compris dans les zones dangereuses et/ou difficiles d'accès, les « enquêtes photographiques » qu'il réalise depuis plus de trente ans se sont succédées comme s'emboîte une démonstration. « Autres Amériques », « Sahel, l'Homme en détresse », « La Main de l'homme », « Terra », « Exodes », pour ne citer que les plus connues, ont précédé le vaste projet que le photographe réalise actuellement et qui devrait servir de conclusion à sa carrière : « Genesis », portrait éclaté de la planète Terre à travers ses

éléments encore primitifs, la nature, les animaux, les peuples inchangés depuis la nuit des temps, à préserver absolument. « Genesis », comme un plaidoyer pour que l'homme retrouve, avant qu'il ne soit trop tard, l'équilibre fondateur qui le lie à l'univers et au vivant.

Alors que sort son nouveau livre, « Africa », aux éditions Taschen, Sebastião Salgado présente ici des images d'une autre région du monde qui lui est chère. « J'aime beaucoup l'Inde, j'aime beaucoup les Indiens, j'aime leur sens de la solidarité. Je pense que s'il y a un espoir pour nous, êtres humains, de survivre comme espèce, cela doit passer par des conditions d'existence communautaires. Je ne crois pas au modèle développé ici dans les sociétés du Nord, qui est individualiste, chacun pour soi, la compétition pour tous, qui maintient l'individu sous pression dans un système social et économique aussi étouffant qu'une Cocotte-Minute ; à la moindre faille, ça explose. Dans un pays comme l'Inde, bien sûr, la société n'est pas riche. Avec un milliard de personnes, il est difficile d'avoir ce qu'il faut pour tout le monde, de faire correctement le partage. Mais il y a quand même une certaine qualité de vie à travers les rapports communautaires dans chacune des castes et même des rapports inter-castes empreints de solidarité malgré les apparences. Bien sûr encore, je parle de la moyenne du pays, pas des zones de conflit. Mais dans l'ensemble, la force de la notion de groupe, de collectivité détermine une manière de vivre plus chaleureuse, plus... humaine. »

Exemple de solidarité, la photo montrant un homme encore endormi au bord d'une plage de Bombay ; la femme qui croise les bras derrière lui est une bourgeoise aisée qui, tôt le matin, vient apporter à manger aux naufragés de la nuit. Bombay

fait partie des mégapoles que Sebastião Salgado a étudiées, ces grandes cités que l'afflux de migrants a gonflées en immenses agglomérations désormais peuplées chacune de plus de 15 millions d'habitants. Très industrielle, la ville est située sur une péninsule où aboutissent trois grandes lignes de chemin de fer. Le matin, les trains déversent les innombrables travailleurs qui, le soir, repartent. Dans la gare de Church Gate, 2,7 millions de personnes se croisent chaque jour. Quand le flot compact des premiers arrivants a été absorbé par les bureaux, entreprises et ateliers, lui succède vers 10h30 une nouvelle vague de passagers, chargés, eux, de nourrir les précédents : ils collectent à domicile la gamelle de chacun des voyageurs de l'aube, la lui livrent à son travail, viennent la reprendre une fois le repas terminé et la rapportent vide, lavée, à l'adresse où ils l'ont prise. Sans un retard, sans une erreur alors que ce service concerne des centaines de milliers de personnes. Le fait que les employés d'un même secteur se connaissent et habitent dans les mêmes parages facilite le ballet des chariots chargés de gamelles.

Le travail par communautés est une constante dans la vie indienne et les reportages de Sebastião Salgado en témoignent. On l'observe avec la construction du canal du Rajasthan, qu'assurent depuis plus de cinquante ans, génération après génération, des ouvriers venus par villages entiers. Ils y travaillent six mois par an, à la saison fraîche, en hiver. A l'époque des grandes chaleurs, quand la fournaise rend le chantier impraticable, ils retournent chez eux cultiver leurs champs. Au bout de six mois, le village est à nouveau fermé, les familles repartent avec le petit tracteur et tout ce qui peut s'emporter, pour retrouver l'immense site de construction et de consolidation où chaque



SALGADO 1989, TRAVAILLEURS DES MINES DE CHARBON DE DHANBAD, ETAT DU BIHAR, INDE
 Sous contrat avec les transporteurs, des ouvriers, hommes et femmes, chargent les camions de charbon.
 Tirage argentique, format 40/50 cm

membre de la communauté participe aux travaux. La pioche à la main, au milieu de rangées de briques, les ouvrières ne se séparent guère de leurs nourrissons. Et l'habitude de travailler ensemble leur donne une incroyable grâce. « Regarde, s'émerveille le photographe, elles portent des tuyaux qui se croisent dans tous les sens sans jamais se cogner. Elles avancent en souplesse, comme un seul animal. Je vois là une logique bien différente de notre cartésianisme. »

Au Bihar aussi, le photojournaliste a observé que les mineurs de Dhanbad s'entraident. Les houillères y ont été exploitées par les Anglais jusqu'à leur départ. La région est si riche en charbon qu'ils creusaient les galeries directement dans les veines. Etroites, mal aménagées, quelques-unes de ces mines se sont embrasées et tout le sous-sol de Dhanbad a commencé à se consumer, dégageant d'énormes nuages de fumée. A certains endroits, le brasier souterrain a tant brûlé qu'il a provoqué des affaissements. Des villages, des routes se sont en partie effondrés. « Mon premier reportage date de 1989. J'y suis retourné en 1997 et cela brûlait de la même façon, et cela brûle encore aujourd'hui. » Dès que le charbon a commencé à prendre beaucoup de valeur, l'exploitation à ciel ouvert s'est développée. Des dizaines, des centaines, parfois des milliers d'hectares de terre ont été détruits car pour pouvoir descendre, il faut ouvrir très large, creuser un immense cratère. Les exploitants ont donc offert une priorité d'embauche aux anciens propriétaires de la terre. Mais les mines se sont progressivement mécanisées. Il leur faut désormais du personnel spécia-

lisé, qualifié, et le droit traditionnel de travailler ne peut plus s'appliquer aux premiers occupants de Dhanbad, qui se retrouvent sans emploi. « Alors, pour survivre, ils commencent à s'emparer de morceaux de roche carbonifère. Ils les brûlent la nuit parce que, de jour, la fumée les trahirait. Sans ressources, ils en sont réduits à voler le charbon extrait de leur terre. » Dans ce paysage hostile où la poussière recouvre tout, jusqu'à la peau des mineurs, des familles venues d'un même village poussent leur chariot où sont entassés bagages, outils et restes de nourriture: venus ensemble, ils repartent ensemble, une fois le travail terminé, le bébé bien calé sur le dos de son père.

Bien loin des lourdes fumées et du labeur harassant de Dhanbad, près de Bangalore, dans le sud du pays, le tri du café se fait dans la sérénité et le calme. Sauf lorsque les singes, très friands du fruit du caféier, la drupe rouge très sucrée, s'attaquent aux plantations. En Inde, on ne fait pas de mal aux animaux. Il faut donc se contenter de leur faire peur. C'est le rôle des hommes armés de barres de métal équipées d'une charge de poudre qui éclate au contact du sol. La pétarade fait fuir les chapardeurs mais ils reviennent toujours et avalent les fruits tout ronds. Les singes ne digèrent pas les graines qui ressortent intactes dans leurs excréments. Des gamins sont payés pour récolter ces crottes et récupérer les grains de café : au Japon, certains clients, persuadés que leur séjour dans l'intestin des primates leur a conféré des pouvoirs spéciaux, sont prêts à les payer des fortunes. « Même le café mangé par les singes a de la valeur », ironise Sebastião Salgado. « L'Inde, explique-t-il en spécialiste jadis membre de l'Organisation internationale du café, produit un café de très haute qualité. Il est cultivé dans

d'anciennes plantations sous des arbres immenses d'une beauté inouïe. Le caféier grandit à l'ombre, protégé du soleil, ce qui réduit l'acidité et améliore le goût. Les grains sont choisis à la main. Le café venu d'Inde que l'on boit ici est toujours passé par les doigts d'une Indienne. »

Dans la périphérie de Delhi, au centre d'apprentissage pour enfants handicapés que le photographe a visité, c'est encore un autre visage de l'Inde qu'il a fixé. Ici, des garçons et des filles touchés par la poliomyélite ont appris à lire, à écrire, mais aussi à danser, à faire de la musique. On leur a enseigné les bases d'un métier. Il y a une quinzaine d'années on comptait en Inde environ 300 000 cas de polio par année. Aujourd'hui, peut-être moins de dix.

« L'effort réalisé a eu des résultats fantastiques, s'enthousiasme Sebastião Salgado. Dans ce centre on commence à accueillir des enfants atteints d'autres handicaps car la polio n'est plus une tragédie nationale. L'Inde est en train de changer. Ceux qui la voient en touristes s'en font une idée fautive. Ils entrent dans un circuit où les plus misérables, les plus pauvres, les plus handicapés, tous ceux qui ont des blessures atroces, à qui il manque des morceaux – la moitié du visage, un bras, une jambe – les sollicitent, prêts à tout essayer pour toucher leur cœur et recevoir une aumône. Mais à cent mètres de la route des touristes, personne ne demande quoi que ce soit. Personne ne fait pression. Confrontée à l'économie de marché, à la recherche universelle du profit, à ce modèle dur d'exploitation que tout le monde adopte, je me demande comment l'Inde va réagir, si elle saura conserver l'esprit de solidarité qui est sa première richesse. Ce que je peux dire, c'est que, chaque fois, j'ai éprouvé un énorme plaisir à voir ce pays. » ●





Reza

LES SURVIVANTS DE L'ÎLE NOIRE

Depuis 150 ans, Bakou, la capitale de l'Azerbaïdjan, profite du pétrole de la Caspienne. Les fastes de sa grande époque se sont brisés sous le joug soviétique. Et la rouille des ans a rongé l'immense île artificielle Neft Dashlari, toute entière consacrée à l'extraction, qu'avait fait construire Staline. Témoin de cette décrépitude mais aussi des changements qui peuvent ramener la richesse au cœur de la région, Reza, exilé de son pays, l'Iran, depuis 1981, observateur passionné de ce monde déchiré de conflits, en présente les paysages dénaturés et les êtres qui les animent.

REZA

1997, BAKOU, AZERBAÏDJAN

Jeux d'enfants dans les champs pétroliers abandonnés, pour ces réfugiés de la guerre de l'Arménie contre l'Azerbaïdjan

Tirage argentique, format 60/80 cm.





REZA

**1997, BAKOU,
AZERBAÏDJAN**

Dans les champs
pétroliers, un réfugié
des montagnes du
Haut Karabagh mène
ses moutons au
pâturage pelé.
**Tirage argentique,
format 60/80 cm.**









REZA
**1997, BAKOU,
AZERBAIDJAN**
Des femmes et des enfants
russes se baignent dans
le port de Bakou malgré
la pollution considérable de
la mer dans la région.
**Tirage argentique,
format 50/60 cm.**

REZA
1997, ABŞHÖRAN,
AZERBAÏDJAN

Sur la plage, un concours de
statue de sable.

Tirage argentique collé sous Diasec,
format 80/120 cm







REZA AZERBAÏDJAN

Vue aérienne de l'île artificielle Neft Dashlari, l'une des plus grandes constructions industrielles de tous les temps.

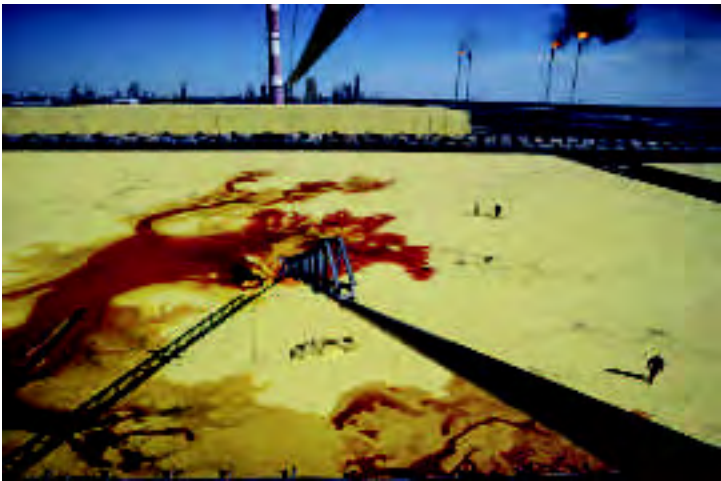
Tirage argentique, format 60/80 cm.



REZA TENGIZ, KAZAKHSTAN

Du gaz enflammé s'échappe de hautes cheminées sur le site pétrolier de Tengiz, situé sur la rive nord-est de la mer Caspienne.

Tirage argentique, format 50/60 cm.



REZA CHAMP PÉTROLIER DE TENGIZ AU BORD DE LA MER CASPIENNE, KAZAKHSTAN

Souvent, sur la terre des pays au sol riche en pétrole, le sang coule. Cette tache liquide de phosphate rouge, qui devient jaune en se solidifiant, y fait tragiquement penser.

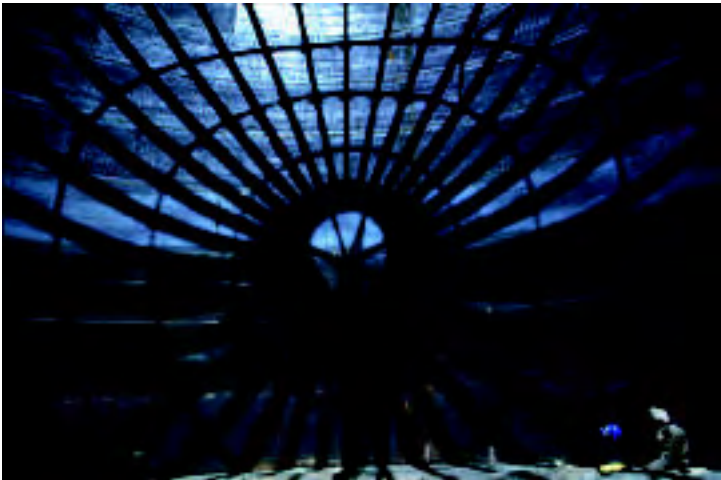
Tirage argentique, format 60/80 cm.



REZA BAKOU, AZERBAÏDJAN

Ces structures métalliques installées dès la fin du XIX^e ont connu la révolution bolchévique, et aujourd'hui plus que jamais elles pompent inlassablement l'or noir.

Tirage argentique, format 60/80 cm.



REZA BAKOU, AZERBAÏDJAN

Deux ouvriers travaillent à la construction du nouveau réservoir de pétrole du consortium AIOC (Azerbaijan International Operating Company) sur le site de Sangaçal.

Tirage argentique, format 50/60 cm.



REZA BAKOU, AZERBAÏDJAN

Des réfugiés azerbaïdjanais de la région du Haut Karabakh pêchent non loin des installations pétrolières malgré la pollution des eaux dans la région.

Tirage argentique, format 60/80 cm.



REZA PÉNINSULE DE CHELEKEN, TURKMÉNISTAN

Un chameau devant une usine de fabrication de suie sur les rives de la mer Caspienne.

Tirage argentique, format 50/60 cm.



REZA 1997, BAKOU, AZERBAÏDJAN

Il fût un temps où ce bateau amarré était un restaurant couru.

Tirage argentique, format 60/80 cm.



REZA BAIE DE BAKOU, AZERBAÏDJAN

Équipés de masques à gaz, ces recrues de l'école navale de Bakou simulent une réponse à une attaque chimique.

Tirage argentique, format 50/60 cm.



Page de gauche

**REZA
1997, BAKOU, CHAMPS
PÉTROLIERS,
AZERBAÏDJAN**

« J'entends encore leurs rires d'enfants qui m'ont surpris dans la désespérance de cette forêt de tours de forage rouillées. »

**Tirage argentique,
format 60/80 cm**

REZA AZERBAÏDJAN,
La guerre entre l'Azerbaïdjan et l'Arménie a poussé à l'exil un million d'Azerbaïdjanais sur une population de sept millions.

**Tirage argentique,
format 60/80 cm**



**REZA
1997, ILE NARGUIN,
MER CASPIENNE,
AZERBAÏDJAN**

Non loin de Bakou, au large de la capitale, l'île Narguin était un haut-lieu de défense de l'armée soviétique contre une éventuelle attaque venue d'Iran. Après la chute du bloc de l'Est, l'île fut abandonnée. Seule, la famille gardienne du phare y vit encore, préservant les ruines rouillées d'un passé révolu. Le petit fils du vieux gardien a trouvé pour terrain de jeu, une baignoire abandonnée.

**Tirage argentique,
format 60/80 cm**

REZA
**PRESQU'ÎLE
DE CHELIKAN, MER
CASPIENNE,
TURKMÉNISTAN,**

Un homme qui regardait les enfants me dit : "Regarde cette fumée noire qui couvre constamment notre éden de beauté. C'est lui, Satan, ce mazout brûlé pour la fabrication des pneus de voiture. Il enrichit certains et ruine nos poumons."

**Tirage argentique,
format 60/80 cm**





“Les journées sur Neft Dashlari sont longues et rudes. Les variations de température brisent les hommes.”

Le portrait est accroché parmi d'autres, sur le mur. Un portrait au crayon, au fusain peut-être. Ses traits sont lisses ; les années, les souffrances n'ont pas encore creusé les sillons du chemin parcouru. Enfant, je ne lui ai jamais connu cette jeunesse. Ce portrait est celui de mon père, Aghajoun, jeune voyageur en ex-URSS dans les années 40, parti à la recherche de son grand frère qui avait fui le goulag de Sibérie et se retrouvait bloqué au Caucase. Mon père avait organisé son passage clandestin vers l'Iran, où les retrouvailles familiales furent une fête.

Quelques cinquante années après, inconsciemment, j'ai suivi les pas de mon père, alors que je réalisais un reportage pour le National Geographic Magazine autour de la mer fermée de la Caspienne, dont les vagues se meurent sur les côtes de mon Iran natal où je ne peux aller, du Turkménistan, du Kazakhstan, de la Russie et de l'Azerbaïdjan. J'avais atteint la veille le village reculé de Nardalan avec mon ami Farad, grand peintre azerbaïdjanais que je retrouve à la Cité des Arts à Paris et lors de mes passages à Bakou.

J'arrivais au bout de ce périple de six mois. A Bakou, capitale de l'Azerbaïdjan, Khan Mohammad était venu me chercher. Instituteur du village de Zengalan, dans le Karabagh, Khan Mohammad avait dû fuir avec les siens à cause de l'invasion des soldats arméniens, venus chasser leurs cousins ennemis des terres revendiquées par les deux camps. Sans aucune aide du gouvernement, Khan Mohammad s'était installé, avec 46 familles, dans un baraquement délabré de plusieurs étages au milieu d'un no man's land où seul le vent fou de Bakou concurrence les grincements des puits de pétrole. Avec courage, il avait tenté au fil des années de colmater les brèches, de créer un semblant de foyer et de mettre en place une classe destinée aux enfants



REZA 1997, LES SALINS, BAKOU, AZERBAÏDJAN

« De cette journée, je garde une souffrance : le visage et les paroles de Farhad. Il avait entendu le dé clic de mon appareil. Lentement, il leva la tête et me sourit amèrement. » Farhad prit quelques minutes de pause et me fit ce récit : « J'ai été instituteur pendant dix-huit ans, puis directeur d'un lycée près du Kara Bagh. Je vivais avec ma femme, mes cinq enfants et mes parents. Un jour, les bruits de la guerre se sont rapprochés. On apprenait que les villes tombaient les unes après les autres aux mains de l'ennemi, que les maisons étaient brûlées, les habitants massacrés ou, pour les plus chanceux, poussés à l'errance. On espérait que l'horreur était ailleurs, que nous serions épargnés. Tu vois, on se raccroche toujours lâchement, égoïstement à l'espoir que sa tranquillité sera préservée. Les civils étaient seuls contre des soldats. Un jour, des militaires arméniens sont arrivés à notre porte. Des années après, le directeur de lycée que j'étais vit avec les siens dans une banlieue taudis de Bakou et travaille toute la journée à extraire le sel, pour gagner de quoi nourrir ses enfants. Mais tu vois, ça, ce n'est rien. Le plus dur, pour moi, c'est que mes enfants ne vont plus à l'école, que je ne peux rien leur enseigner. Quand j'arrive enfin chez moi le soir après le long trajet qui me sépare des salins, ils dorment déjà. »
Tirage argentique, format 50/60 cm.

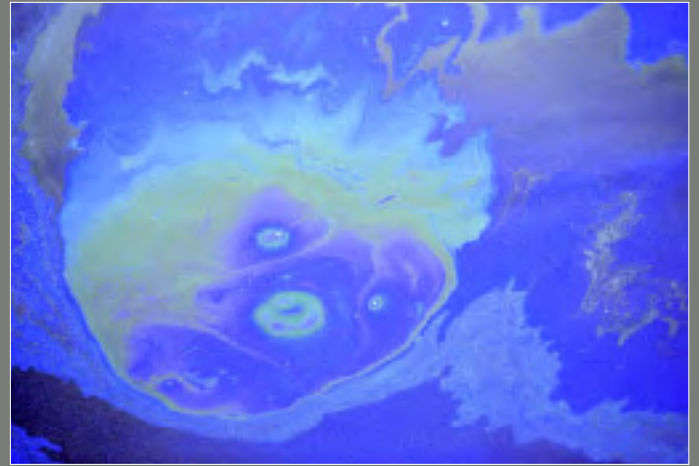
de ces réfugiés délaissés de tous. Je l'avais aidé. Khan Mohammad, fidèle, m'attendait à l'aéroport. Dans sa vieille voiture qui me conduisait au centre de la ville, il me dit : « L'air, Reza Bey, l'air ! Vous ne sentez rien ? » Ici, l'odeur lourde du pétrole se mélange avec celle des embruns. Au loin, j'apercevais des lueurs dans le ciel. On aurait pu imaginer un instant qu'un immense incendie s'était déclaré. En réalité la nuit azerbaïdjanaise s'éclaircit de feux éternels : celui du temple du Feu, que l'on dit avoir été allumé par des adeptes de Zarathoustra, ceux, plus récents, des innombrables puits pétroliers constamment en activité.

Une forme ronde et cylindrique domine une partie de la ville. La tour de la Vierge se dresse depuis près de vingt-cinq siècles. Elle semble être la gardienne de la vieille ville, le cœur de Bakou protégé par des remparts, cette étrange médina aux ruelles sinueuses, aux balcons suspendus chargés de raisins, l'été, aux discrets appels du muezzin. Au-delà des remparts, les constructions typiquement soviétiques succèdent aux hôtels particuliers de la fin du siècle dernier, traces d'une richesse passée. Déambulant sur la promenade qui longe la mer, on pourrait croire un instant à une station balnéaire. Mais il n'en n'est rien. Sous l'apparente



REZA 1997, BAKOU, AZERBAÏDJAN

Nostalgie et pêche pour ce réfugié du conflit entre Arménie et Azerbaïdjan.
Tirage argentique, format 60/80 cm.



REZA AU LARGE DE BAKOU, AZERBAÏDJAN

Des résidus pétroliers sur la mer Caspienne attestent de la pollution dans la région.
Tirage argentique, format 80/120 cm.

nonchalance orientale d'une population qui trouve son origine chez les Turcs et les Perses, les habitants de Bakou sont entrés dans la danse des affaires. La ville repose sur un trésor convoité : l'or noir.

A la fin du XIXe siècle, Bakou était une tour de Babel où se précipitaient ceux qui voulaient faire fortune. Tout était simple, l'achat d'une parcelle de terre pouvait transformer un homme de la rue en baron du pétrole, pour peu que jaillisse le liquide noir. Avec frénésie, des hommes de tous horizons sont venus, contribuant ainsi à donner à la ville son caractère cosmopolite où se mêlent, jusque dans l'architecture, l'Orient et l'Occident.

Les Rothschild, les Nobel, dont la célèbre Nobel Brothers Petroleum Producing Company a modernisé l'industrie du pétrole, se sont enrichis sur les bords de la Caspienne. L'Opéra, les belles robes, les bals, les demeures de cent pièces construites par les plus grands architectes... C'était ici l'opulence, avec, en bruit de fond, les pompes qui inlassablement extraient l'or noir. Jusqu'au jour où un ouvrier géorgien, qui se ferait plus tard appelé Joseph Staline, conduisit ses compagnons d'infortune aux premières révoltes. La fin du tsar était proche.

Après sa chute, en 1917, l'Azerbaïdjan proclama son indépendance. Les bolcheviques ne pouvant se résoudre à abandonner un tel joyau, l'Armée rouge entra dans la ville en 1920. L'ère soviétique ferme Bakou au reste du monde. Au large de la ville, les ouvriers travaillent à l'une des plus importantes constructions industrielles de l'époque : l'immense île artificielle de Naft Dashlari (les roches du pétrole). Telle une bête étrange au bras tentaculaires, l'île de 400 kilomètres carrés abrite 2 000 puits de pétrole.

1998. De la bête menaçante, seuls 110 kilomètres carrés de routes en fer, rouillées par les vagues salées, ont résisté. Le reste a été englouti au fil des années. Le manque d'entretien et la montée de la mer Caspienne ont eu raison des

hommes et des constructions.

Dans le port de Bakou, le bateau attend les travailleurs de la semaine pour une traversée de cinq heures. D'autres prennent l'hélicoptère. Dans l'île, on ne reste pas plus de sept jours, avant de se reposer sept autres jours en ville. Mais, parfois, la tempête garde les hommes prisonniers de Naft Dashlari, leur infligeant des vents fous chargés d'eau. Les journées sont longues et dures. Le soir venu, par temps calme, les ouvriers regagnent leur pièce qu'ils partagent avec un autre, mangent et dorment. Il n'y a rien d'autre à faire sur l'île.

Hommes et femmes vivent séparément. Rares sont les nuits où l'on entend les paroles de quelques ouvriers réunis dehors autour d'une radio et d'une bouteille de vodka.

On ne vient pas par hasard dans cet endroit où les variations de température, de -25°C à +45°C, brisent les hommes et les femmes, épuisés. Naft Dashlari offre un triste visage austère où chacun s'affaire sans répit à sa tâche.

Ici, les ouvriers et les ingénieurs sont mieux payés qu'en ville. Dans ce monde à part, soumis aux intempéries qui ont déjà emporté tant de vies au fond de la mer, ils ont fondé des familles. La dureté du travail donne droit à une retraite anticipée de cinq ans sur l'âge moyen. Mais Naft Dashlari a marqué les corps et les esprits.

De loin, on a l'impression que l'île a été partagée en deux, une petite partie flamboyante, sous contrat avec la compagnie pétrolière américaine Pennzoil, et l'autre ravagée par la rouille, contrôlée par la compagnie pétrolière azerbaïdjanaise Socar. Pennzoil attend le moment venu pour signer le contrat qui lui permettra de contrôler l'ensemble de l'île. Et chasser à jamais les traces de l'ère soviétique.

Au cours de ces quinze dernières années, Ba-

kou s'est transformée. Les grosses voitures américaines ont envahi les ruelles, les ouvriers construisent, rénovent et donnent à la ville un autre visage. La glace soviétique fond et cède la place au profit. Américains, Anglais, Turcs en sont les grands bénéficiaires. Le sol de l'Azerbaïdjan contiendrait plus de pétrole que celui des Emirats. Depuis l'indépendance, les puissances occidentales courtisent les présidents successifs. Le « contrat du siècle », de plusieurs milliards de dollars, signé en 1995 avec les Américains, achève de déposséder les Russes de la richesse dont ils avaient le contrôle. Depuis, un bras de fer se joue entre les deux puissances, précipitant nombre de peuples de la région dans des conflits largement attisés. Alors que les compagnies américaines s'enrichissent, embauchent et participent au dynamisme de la région, beaucoup de Caucasiens ont la nostalgie de l'ère soviétique, où, certes, ils vivaient de peu, mais sans entrer dans la spirale de la compétition.

Si Bakou rit de sa fortune, un million de réfugiés sur une population de sept millions croupissent non loin de ses portes dans des wagons abandonnés, sous des tentes trouées ou des bâtiments délabrés qui s'effondrent. C'est l'une des conséquences du conflit ethnique entre l'Azerbaïdjan et l'Arménie, largement alimenté par les Russes pour déstabiliser la région et rendre impensable le passage direct de l'oléoduc vers la Turquie et la Méditerranée. Tout comme la guerre de Tchétchénie, dont les velléités d'indépendance, largement soutenues par les Arabes et les puissances occidentales, coupèrent la route de l'oléoduc russe qui serpentait entre les terres pour atteindre les confins de l'Europe. Plus que jamais, aujourd'hui, au regard des conflits dont je suis le témoin depuis près de vingt ans, je mesure combien l'or noir transforme cette zone stratégique en une poudrière.

Pour l'heure, la mer est lisse. Entre les ferrailles des plates-formes pétrolières, on peut voir l'esturgeon nager. ●



Reza

CHEVAL D'ORGUEIL

Son nom fait le bruit d'une cavalcade sur les rochers des montagnes arides du Turkménistan : Akhal Téké. C'est le cheval le plus beau, le plus rare et le plus robuste du monde. On dit de lui qu'il est à l'origine de tous les chevaux. Sa robe brille de mille feux, ses yeux sont d'un bleu azur, cette couleur du ciel qui éclaire les photos de Reza.



Double page précédente

REZA 1997, L'AKHAL TÉKÉ

Ce jeune cavalier turkmène habillé en tenue traditionnelle a un relation forte avec l'élégante monture.

Tirage argentique, format 80/120 cm.

Page de droite

REZA 1997, L'AKHAL TÉKÉ

Deux chevaux Akhal Téké jouent ensemble. Ils portent un aladja, un collier tressé avec des poils de chameau et de la soie que l'on met aux poulinières pour leur porter bonheur.

Tirage argentique, format 60/80 cm.

Des yeux de braise, des poils aussi doux que la soie, une peau si fine qu'il semble suer d'eau et de sang. Akhal Téké, ce cheval d'or

par ADÉLIE GENESTAR

Qui se souvient de Gegjim ? C'était un magnifique étalon Akhal Téké offert à François Mitterrand par le président turkmène Niasov. Un cadeau qui a soulevé, à l'époque, une polémique et une question. Mais où était donc passé l'Akhal Téké du président ? On l'imaginait dans le boxe royal d'un haras national, et il coulait des jours heureux près d'une petite résidence présidentielle où le montait une jeune fille encore inconnue, Mazarine.

Décidément, ce cheval à l'allure de Pégase a toujours été un mystère. Son histoire remonterait à 5 000 ans. Originaire des steppes de l'Asie centrale au milieu du Turkménistan, il porte le nom d'une oasis et d'une tribu, les Tékés, peuplade turkmène la plus méridionale. Ce peuple nomade réputé pour son caractère guerrier l'élève pendant des siècles. De son origine, le cheval céleste (les cantiques primitifs parlaient de lui comme d'une divination) a gardé l'endurance, l'intelligence et la vitesse. De lui dépendait la vie ou la mort de son cavalier. On dit que sa tête en col de cygne servait de deuxième armure à



son guerrier. Le cheval le plus vaillant était paré de lourds colliers d'argent et de pierres semi-précieuses, c'est ainsi que l'on reconnaissait le meilleur des étalons pour les saillies. Cheval sobre et solide, malgré son allure de lévrier, il se nourrit et boit peu.

Henri Moser, grand voyageur, raconte en 1855 que « même en galopant toute la journée, ils arrivent à réduire la nourriture et surtout l'eau à un minimum incroyable : paille hachée, orge et graisse crue de mouton ». Ces chevaux n'étaient pas sélectionnés pour leur beauté mais pour leur courage et leur vitesse. Ils furent à l'origine de nombreux exploits dont un raid de 400 kilomètres en trois jours sans eau dans le désert.

Élevé à la dure, l'Akhal Téké vit totalement en symbiose avec son maî-



REZA 1997, L'AKHAL TÉKÉ

En Asie centrale, au Turkménistan, on protège pour mieux l'exhiber un véritable trésor, convoité par les puissances étrangères voisines depuis trois mille ans. Le cheval Akhal Téké, véritable emblème national, est une légende, une identité culturelle... et un atout économique.

Trois tirages argentique, format 60/80 cm chaque.

tre. Sevré à 1 an, de manière brutale, la jument et le poulain sont emmenés dans le désert se livrant à une course effrénée. Le poulain, épuisé, finit par abandonner sa mère. Il la remplace par son cavalier. Ils ne se quitteront plus. L'histoire dit que l'Akhal Téké pourrait mourir pour son maître et que certains grands princes turkmènes emmenaient leur fidèle monture dans leur tombeau.


Cheval royal, cheval bleu, cheval d'or, tous les adjectifs sont bons pour rappeler la pureté de la race. Un physique parfait, une tête allongée au chanfrein busqué, des yeux de braise parfaitement écartés, une poitrine étroite et profonde, des poils aussi doux que la soie, une peau incroyablement fine, qui lui vaut l'expression « il sue d'eau et de sang ». Sa couleur brille de reflets métalliques. La plus connue est l'isabelle doré, aux reflets d'or, et la plus recherchée par les princes est le cremello, une robe crème, des yeux bleus, symbole de bonheur.

Aucun autre cheval ne peut supporter la comparaison. Sa réputation dépasse très vite les frontières. Chinois, Arabes, Européens, tous se sont empressés de voler quelques spécimens pour perfectionner leur race locale. Napoléon les chérissait plus que tout. Et on parle d'eux comme d'une réserve d'or. « C'est un trésor à nul autre pareil, a écrit l'académicien russe Sergei Witte, il contient les dernières gouttes du sang qui est à l'origine de toutes les races de chevaux de selle du monde. »

Un trésor qui a failli disparaître. Sous l'ère soviétique, dans les années 50, on ne comptait plus que 300 chevaux... Et quarante ans plus tard, le président Niasov, croyant bien faire pour protéger la race, a interdit les exportations. Résultat : des éleveurs vendaient leurs Pégases aux abattoirs pour gagner un peu d'argent... Aujourd'hui, l'Akhal Téké est sauvé. Et les Turkmènes sont fiers de dire qu'avant le pétrole et le gaz, leurs chevaux et leurs tapis sont leurs plus grandes richesses ! ●



P'OU VIENS-TU JON



Ils ont 17 ans, parfois 15, et sont déjà des stars : Johnny Hallyday, Sylvie Vartan, Michel Berger, les Rolling Stones, Françoise Hardy ou les Beatles. Ils sont jeunes, beaux et talentueux : tout leur appartient. Jean-Marie Périer, photographe légendaire de Salut les copains, nous livre ses premières images du temps des Yé-Yé, ces années 60 symbole de liberté et de folie. Les adolescents ont désormais droit à la parole, ils vont marquer le siècle en bouleversant les codes du monde entier...

Jean-Marie Périer
IL ÉTAIT UNE FOIS L'ADOLESCENCE...



JEAN-MARIE PÉRIER 1963, PARIS

« Les Beatles ne faisaient aucun effort en français et moi je parlais mal l'anglais, mais on se comprenait. Ici à Paris lors de leur première tournée à Paris »

Tirage C Print, format 60/120, 10 exemplaires



JEAN-MARIE PÉRIER
1967, LOS ANGELES

Les Rolling Stones à Los Angeles se produisaient dans une arène de rodéo. Brian Jones était encore la star du groupe. Il est mort deux ans plus tard.

Tirage C Print, format 80/120 cm, 10 exemplaires





JEAN-MARIE PÉRIER
FEVRIER 1966, PARIS
« Mick Jagger, chez moi
rue du Faubourg Saint Honoré »
Tirage C Print, format 80/120 cm,
10 exemplaires

Page de gauche

JEAN-MARIE PÉRIER
1966, PARIS
« Françoise Hardy et Sylvie
Vartan. Elles étaient réellement
très amies. A l'époque on ne
disait pas que j'étais bon
photographe. Comment voulez
vous rater quand vous avez ça
devant vous ? »
Tirage C Print, format 60/80 cm,
15 exemplaires

JEAN-MARIE PÉRIER
1964, PARIS
« Cette photo de Catherine
Deneuve a été prise
après la sortie des parapluies
de Cherbourg »
Tirage C Print, format 50/80 cm,
15 exemplaires





JEAN-MARIE PÉRIER
LE 12 AVRIL 1966
À 16 HEURES, PARIS

La photo de classe
des 46 chanteurs.
Photo réalisée pour
le magazine
« Salut Les Copains »

En haut.
De gauche à droite :
Johnny Hallyday,
Sylvie Vartan,
Jean-Jacques Debout,
Hugues Aufray,
Catherine Ribeiro,
Eddy Mitchell, Danyel
Gérard, Claude Ciari,
France Gall,
Serge Gainsbourg,
Frankie Jordan, Michèle
Torr, Sheila, Chantal
Goya, Dany Logan,
Michel Page, Ronnie
Bird, Monty, Sophie,
Noël Deschamps, Jacky
Moulière, Annie Philippe,
Claude François,
Eileen, Guy Mardel,
Billy Bridge, Michel
Berger, Michel Laurent,
Nicole (Surf),
Salvatore Adamo,
Thierry Vincent, Tiny
Yong, Antoine,
Françoise Hardy,
Benjamin, Dick Rivers,
Monique (Surf),
Hervé Vilard, Jocelyne,
Dave (Surf), Rocky (Surf),
Coco (Surf), Pat (Surf),
Pascal (Le Petit Prince),
Richard Anthony,
Christophe.

Tirage C Print,
format 80/120,
10 exemplaires



JEAN-MARIE PÉRIER
1967, PARIS
« Même au début du siècle,
il aurait eu sa place.
Il était la suite logique
de Dranem et Maurice
Chevalier. »
Tirage C Print,
format 60/80 cm,
15 exemplaires



JEAN-MARIE PÉRIER 1966, BOIS DE BOULOGNE

« Christophe était un garçon très secret. J'ai toujours été convaincu qu'il aurait pu faire un formidable acteur de cinéma. »

Tirage C Print, format 80/120 cm, 10 exemplaires

JEAN-MARIE PÉRIER 1966, PARIS

« On pourrait dire d'Antoine qu'il est le précurseur de Mai 68 »

Tirage C Print, format 80/120 cm, 10 exemplaires



JEAN-MARIE PÉRIER

1963, GROSROUVRE

« Sylvie Vartan, dans la maison de campagne de son fiancé Johnny Hallyday »

Tirage C Print, format 80/120 cm, 10 exemplaires



Page de droite

JEAN-MARIE PÉRIER

1964, PARIS

« Michel Berger. Première photo. Il doit avoir quinze ans tout au plus. »

Tirage C Print, format 60/80 cm, 15 exemplaires

JEAN-MARIE PÉRIER

MAI 1964, PARIS

« France Gall, elle devait avoir 16 ans, et j'ai très mal connu la petite fille qu'elle était »

Tirage C Print, format 60/80 cm, 15 exemplaires

JEAN-MARIE PÉRIER

1964, NEW YORK

Steevie Wonder à l'époque on l'appelait « little »

Tirage C Print, format 60/80 cm, 15 exemplaires

JEAN-MARIE PÉRIER

1967, PARIS

« Sylvie et Sheila en bécassines. Il n'y avait pas à l'époque, la peur d'être jugé, ni l'obsession de protéger son image. »

Tirage C Print, format 60/80 cm, 15 exemplaires





“C’EST LA FAUTE AU PROUST DES YÉ-YÉ” *par François Weyergans**

La première fois que mon nom fut prononcé à la radio, il le fut deux fois, par Frank Ténor et par Daniel Filipacchi. J'avais publié un article sur leur émission « Pour ceux qui aiment le jazz », je devais avoir 15 ou 16 ans et ils me remerciaient à l'antenne. Que dis-je, dans un premier temps ils m'engueulèrent en direct, ils pensaient que j'avais dit du mal d'eux, ils m'avaient mal lu, si bien que mon nom fut prononcé de nouveau deux fois, toujours par Frank Ténor et par Daniel Filipacchi, huit jours plus tard: ils avaient relu mon article, s'étaient rendu compte que je disais le plus grand bien d'eux (l'article devait être plutôt mal fichu pour prêter à une telle confusion), s'excusaient et me remerciaient! Malheureusement, je n'ai pas entendu les remerciements, ce fut Didier, mon voisin de banc, qui me les raconta en classe. Dans la cour de récréation, je devins le type dont on avait parlé à la radio. Je n'avais pas non plus entendu les reproches, c'était ma sœur aînée qui me les avait rapportés. J'avais raté les deux émissions où on parlait de moi, pourtant je m'arrangeais pour ne rater aucune de ces émissions qui m'apprirent l'existence de l'harmonica de Sonny Terry et de l'orgue de Jimmy Smith.

Quelques années plus tard, je m'endormais régulièrement au lever du jour et je faisais sonner mon réveil pour que je puisse écouter, vers quatre heures de l'après-midi, une autre émission de radio: je devins, pour mes amis, celui qui écoutait « Salut les copains » en prenant son petit déjeuner.

Pardon de parler de moi, mais dès qu'on évoque la musique, l'autobiographie s'impose. Quand avons-nous écouté quoi, et où, et seul ou avec qui?

A Londres, dans les années 60 de "notre" XX^e siècle, j'ai eu le choix entre un concert des Beatles et un récital de Ralph Kirkpatrick au clavicorde. J'ai choisi, par provocation, le récital de clavicorde, cet instrument dont le

son est si faible qu'il est couvert par la voix humaine. Il y avait un micro. On devrait écrire l'histoire des microphones et des amplis.

Les Beatles, les Rolling Stones, Bob Dylan, je les préfère un peu plus tard, à la fin des années 60, quand, une sorte de maturité précoce aidant, ils ont découvert cette simplicité qui a donné le Sgt. Pepper ou l'album blanc pour les uns, Going Home pour les Stones, Sad Eyed Lady of the Lowlands pour Dylan: quelle révélation, le double album où cette chanson occupait une face de 33-tours...

On nous parlait de l'adolescence, que j'avais découverte pour ma part en réfléchissant tout seul dans mon coin. Pas besoin de chansons pour ça. Un roman de Dostoïevski, intitulé l'Adolescent, avait réglé la question depuis longtemps. Il commençait par: « N'y tenant plus... »

J'aimais Françoise Hardy. J'aurais volontiers tourné un documentaire sur elle, au lieu de quoi je filmais les danseuses du Ballet du XX^e siècle, des filles pas mal non plus. La petite série de photos où Françoise Hardy passe de la machine à écrire à la guitare, avec les papiers chiffonnés, me touche plus aujourd'hui qu'alors. La machine à écrire ressemble à celle sur laquelle, dans la salle de rédaction des Cahiers du cinéma (quelques années avant le rachat des Cahiers par... Filipacchi), je tapais mon article sur Lola - Jacques Demy m'emmena plus tard boire un verre avec Catherine Deneuve après la projection de la copie zéro des Parapluies de Cherbourg.

J'ai dîné chez Mick Jagger à Londres: Bianca lui reprochait de me servir un plat typiquement anglais, du lapin accommodé je ne sais plus comment. Il répondit: « Mais il faut que François sache que la cuisine anglaise est merveilleuse. » Avec Mick, nous avons parlé ce soir-là de Claude Lévi-Strauss.

J'arrête. Je ne vais pas écrire mes Mémoires d'outre-tombe. C'est la faute à Jean-Marie Périer, le Proust des Yé-Yé. Salut Jean-Marie! ●

JEAN-MARIE PERIER

“Il régnait une insouciance et une légèreté qui donnaient aux événements le sentiment de ne pas être sérieux. Sur ce plan, je suis au regret de vous le dire : la fête est finie”

Il est d'usage de penser que la naissance de l'adolescence eut lieu vers 1955 aux États-Unis, d'abord avec l'avènement du rock'n'roll par le truchement d'Elvis Presley, ses déhanchements agressifs, sa lippe de voyou et sa glorification du blues noirs du Sud profond. Ensuite par le passage éclair de James Dean sur les écrans de Hollywood. Sa fragilité insolente fit exploser la révolte sous-jacente d'une jeunesse étouffée par l'esprit obtus d'une middle-class judéo-chrétienne dans un nouveau monde aux mains de « vieux » certains d'avoir raison. En baissant la tête pour mieux regarder par-dessous, comme tout bon disciple de l'Actors Studio, il permit à une génération entière de relever la sienne pour affronter l'autorité des grandes personnes. Avant 1955, on passait de l'enfance à l'âge adulte, de la culotte courte au mariage, sans profiter de cette frange fragile de l'existence qu'on appelle l'adolescence. En réalité, le premier acte précurseur de cette révolte à venir, c'est l'écrivain J.D. Salinger qui l'inventa en 1951 en écrivant l'Attrape-cœur. En effet pour la première fois dans la littérature moderne, un adolescent fuyait le cocon familial pour aller, trois jours durant, traîner dans les rues de New York. L'errance de cet enfant jugeant l'univers des adultes dans une ville hostile était le premier geste « adolescent » du siècle, il annonçait un chamboulement destiné à devenir mondial à la fin des années 50. Mais c'est Presley, Dean et Brando qui sonnèrent l'alarme en donnant un visage à cette rébellion.

Les Français, eux, savouraient l'après-guerre en compagnie des « zazous » tandis que le général de Gaulle peaufinait son image de père de la nation. Quant à moi, comme beaucoup d'enfants de mon pays, j'étouffais sans savoir pourquoi en plongeant mon nez dans les pochettes des 33-tours américains de chez Lido

Musique dans l'espoir de respirer un peu de l'air de « là-bas ». L'Amérique m'illuminait de héros intouchables, des Frank Sinatra insolent, Robert Mitchum indomptable et Richard Widmark énigmatique, le tout dans ce Paris pourtant bien joli, mais que je trouvais trop raisonnable. Je rêvais du Colorado et ses immensités dans un paysage décourageant de « René Coty ».

À Europe N° 1, déjà, avec leur émission Pour ceux qui aiment le jazz, Daniel Filipacchi et Frank Ténot éclairaient les nuits des esseulés jusqu'au fond des provinces en leur faisant découvrir la musique des Noirs de Harlem et leur joyeuse façon de transcender la tristesse.

Ils étaient sans le savoir les annonceurs d'une révolution prochaine.

Et c'est un petit Belge sans famille qui va réveiller la jeunesse française. Johnny Hallyday tourne à jamais le dos à Jean-Philippe Smet pour amener bientôt les enfants de chez nous à chanter comme les Américains. En ce temps-là, c'est Trenet, le fou chantant, qui représente la fantaisie et accompagné d'André Claveau, Patachou, Philippe Clay, Lucienne Boyer, Jean Sablon ou Georges Ulmer il monopolise les ondes et même si la façon de chanter de Johnny est encore maladroite, elle tend vers une modernité qui échappe aux parents de ceux qui l'écoutent. Aussi lorsqu'en 1959, Europe N° 1 lance Salut les copains, cette émission devient immédiatement le signe de ralliement des 12 à 20 ans, au grand dam d'un univers musical dépassé. Johnny, Eddy Mitchell avec les Chaussettes noires ainsi que Dick Rivers et les Chats sauvages sont les premiers à imposer le rock'n'roll alors qu'il est encore une danse. Il faudra attendre l'arrivée de la vague anglaise pour que cela devienne « le rock », autrement dit plus qu'une musique, un style de vie.

Le mouvement est en marche depuis un

moment déjà au Golf Drouot, le seul club de Paris à diffuser cette musique pour les jeunes qui rêvent de blousons noirs. Rêves issus du film The Wild One (l'Équipée sauvage) dans lequel Marlon Brando catalyse à lui seul tous les symptômes de la révolte adolescente.

Jusqu'en 1962, la guerre d'Algérie monopolise toujours ce que l'on n'appelle pas encore les médias, et c'est lorsque Daniel Filipacchi crée le journal Salut les copains que le phénomène de la jeunesse prend une ampleur qui dépasse tout le monde. A commencer par votre serviteur, puisque c'est à partir de là que je deviens le photographe attitré du magazine, et je suis loin d'imaginer à quel point cette décision va changer ma vie. Suivant l'exemple de ce qui se passe en Amérique, avec son journal et son émission, Daniel n'est pas seulement en train d'inventer un futur groupe de presse, il crée aussi un marché réservé à son public. Le jeunisme n'est pas loin de naître.

Les adolescentes françaises s'identifient avec ferveur à une petite émigrée bulgare du nom de Sylvie Vartan et à Françoise Hardy, une longue jeune fille sage aux yeux tristes comme le square de la Trinité. Déjà sautillant, Claude François débarque d'Égypte, la petite Sheila quitte son marché, et le tour est joué. Pour la première fois, de très jeunes gens gagnent beaucoup plus d'argent que les adultes, autrement dit plus que leurs parents. Johnny Hallyday casse chaque mois un bolide qui, à lui seul, coûte plus que ce que son père gagnera dans toute sa vie. Mais le vrai choc a lieu le 21 juin 1963 lorsque Daniel organise un concert gratuit pour fêter le premier anniversaire du journal. Lorsque, dans son émission, il donne rendez-vous aux auditeurs sur la place de la Nation, il pense faire chanter Johnny et Sylvie devant 5 000 personnes. Il en arrive 150 000 et ce qui de-



JEAN-MARIE PERIER 1963, CAMARGUE
 « Johnny et Sylvie Vartan, tout jeunes fiancés »
 Tirage C Print, format 80/120, 10 exemplaires



JEAN-MARIE PÉRIER 1963, PARIS
 Illustration d'une séance de travail. Composition réalisée pour l'intérieur d'une pochette de disque de Françoise Hardy.
 Tirage C Print, format 50/80 cm, 15 exemplaires

vaît n'être qu'une fête vire à l'émeute.

A partir de là tout va très vite. Daniel et son associé Frank Ténot vont créer le journal Mille Age tendre, la petite sœur de « SLC ».

Enfin, pour couronner le tout, la vague anglaise arrive, emmenée par les Beatles et leur immédiate popularité mondiale. J'eus la chance de les rencontrer dès le début de leur carrière. La vie en tournée avec eux était légère, folle et très gaie. Au début j'eus un peu de mal à communiquer avec eux, leur accent cockney était incompréhensible et ils ne faisaient aucun effort. Mais je réussis à me faire accepter et c'est ainsi qu'ils m'engageront un peu plus tard pour faire des pochettes de disques destinées au marché anglais (Penny Lane et I'm the Walrus). Ils me laissèrent construire un studio photo dans Abbey Road tandis qu'ils enregistraient Sgt Pepper. Mais

dans ce que l'on appelle désormais « le swinging London », un groupe arrive qui va tout changer, les Rolling Stones. J'avoue qu'ils vont tout de suite devenir, de loin, mes préférés. Directement inspirée des joueurs de blues noirs, l'insolence de leur attitude va accélérer l'envie des adolescents du monde entier de briser les codes. Ils vont devenir le versant noir du rock, avec eux les tournées étaient plus sombres, plus violentes. Elles n'étaient pas organisées comme de nos jours où elles ressemblent à des usines sur roulettes, avec des concerts à 100 000 places où les artistes ont l'air de têtes d'épingle entourées d'immenses écrans de télévision. C'était un bordel plus ou moins bien organisé, qui, certes,

présentait des dangers, comme on le verra aux Etats-Unis à Altamont où un spectateur succombera sous les coups de couteau d'un Hell's Angel, mais chaque concert était une aventure en soi et ne ressemblait à aucun autre.

Pendant ce temps, en France, le mariage de Johnny et Sylvie tirait les ventes de Salut les copains à 1,5 million d'exemplaires, le marché de l'adolescence était indiscutable et tout le monde tentait d'y entrer. C'est à partir de cette époque que certains parents commencèrent à s'habiller comme leurs enfants.

En 1966, un artiste des plus mystérieux change à lui seul la face de la chanson anglo-saxonne. Alors que depuis des lustres les paroles tournent autour de l'amour et du plaisir de danser, Bob Dylan prouve que dans une simple >>> suite page 97

Hommage à Alexandra Boulat



2002, RAMALLAH
Seconde Intifada. « Opération Rempart ». Les blindés de Tsahal chassent une colombe. Photo Alexandra Boulat/VII

Photographe de guerre. Femme au talent et au courage reconnus dans ce « métier d'hommes ». Alexandra Boulat était cela. Elle était belle. Chaleureuse, sensible. Cabocharde, un peu, refusant de se laisser arrêter. Toute en sincérité et en bravoure. Son travail sur la guerre en ex-Yougoslavie, sur l'Afghanistan, sur l'Irak, sur le conflit israélo-palestinien, lui a valu le respect de toute la profession, et ils ont été nombreux les « durs » qu'elle a croisés sur le terrain, comme ceux qui ont édité ses images, à pleurer quand elle s'est éteinte à 45 ans, le 5 octobre, après trois mois de coma où l'avait plongée une rupture d'anévrisme.

Née dans le sérail, fille de Pierre Boulat (1924-1998), photographe longtemps salarié de Life, et d'Annie Boulat, fondatrice de l'agence Cosmos, Alexandra connaît, après des études aux Beaux-Arts, une première vie de peintre. Mais en 1989 elle entre à Sipa, pour s'épanouir sous l'aile de Göksin Sipahioglu. En 2001 naît VII (Seven), l'agence qu'elle cofonde avec six autres photojournalistes. Prix Paris Match et Visa d'or à Perpignan en 1998, World Press en 2003, Alexandra n'a pas couvert que les conflits. Du dôme des Invalides restauré à Yves Saint Laurent, en passant par les femmes dans l'islam, rien de ce qui est humain n'était étranger à cette princesse de la photo qui lègue une saisissante moisson d'images.

Une association au nom de Pierre et Alexandra Boulat était en cours de création, au moment de notre bouclage, pour promouvoir l'œuvre d'Alexandra et de son père. Elle décernera un prix photographique.

Ce premier numéro de Polka Magazine est dédié à sa mémoire. ●

Polka Magazine

MARC RIBOUD

“Je me demande si cet impressionnant grouillement populaire est un mouvement contre une autorité”

>> suite de la page 29

Je préfère cette tendresse visuelle qui fait le bonheur des clins d'œil de Cartier-Bresson et des films de Chris Marker. »

1979. Cette date émerge de sa mémoire. Une autre oscillation du pendule. « Pour la première fois, un Chinois m'a adressé la parole à Shanghai, sur le Bund. Il me dit, dans notre langue – moi, je ne parle pas chinois, sauf quelques mots –, il me dit : “Je connais trois Français, Napoléon, de Gaulle et Platin.” » A partir de cette fin des années 70, la Chine et les Chinois changent de visage. « Depuis, ils me regardent, les enfants viennent vers moi et sourient au photographe comme dans tous les pays du monde. » Et le regard de Riboud sur ces Chinois de la rue change. « Ça grouille à toutes les heures de la journée. Et je me demande si cet impressionnant grouillement populaire est un mouvement contre une autorité, si ça va tout renverser. C'est pour cela que les autorités chinoises veulent contenir ce grouillement par tous les moyens. Et, parmi ces moyens, c'est l'argent qui tient, qui retient, car tous, dans cette foule, espèrent avoir une part du gâteau. »

L'autre moyen de tenir la foule est cette main de fer dans un gant de yuans et de dollars. « Là-bas, l'ultralibéralisme cohabite avec une absence de liberté de presse et d'expression. » La censure est inscrite dans la culture du régime. « Et cela n'a pas vraiment changé. Le pendule est resté bloqué. Mais la censure n'a jamais eu rien à voir avec ce que j'ai connu en URSS, où les policiers mettaient violemment la main sur l'objectif pour nous empêcher de photographier. J'ai plein de photos avec, en gros plan, des mains de policiers russes. En Chine, c'était différent, plus sournois, plus aimable aussi. On parle. On discute. On s'assoit. On distribue des enveloppes au directeur de l'exposition et aux journalistes pour qu'ils écrivent de bons papiers. On s'arrange. Une fois, avec mon ami K.S Karol, du Nouvel Observateur, nous avons même fait grève tant on en avait par-dessus la tête de visiter des écoles et des boutiques d'artisans. Alors, par peur de perdre la face, ils nous ont autorisé à faire un reportage dans une aciérie. » Les censeurs pouvaient aussi changer d'avis pour un oui, pour un non... ou pour un sourire. « La censure n'avait rien dit sur ma photo de la statue de Mao les bras tendus, qui semble donner la direction à la fumée noire de deux cheminées d'usines. Et puis, c'était il y a quelques années, des étudiants chinois ont ri devant cette photo. Et l'image a été interdite. On ne rit pas de Mao, et le rire est subversif. » A chaque fois, Riboud se battait

pour obtenir la levée d'une interdiction ou menaçait les autorités des foudres d'un papier du New York Times dénonçant la censure. « Mais laisse tomber, me disaient mes amis photographes chinois. Nous, c'est tout le temps qu'on les a sur le dos. » Sauf sur les pentes abruptes du Huang Shan...

La règle est valable pour tous les régimes totalitaires : les censeurs, les gardes du corps espions, les policiers sont paresseux. « A Pékin ou à Shanghai, je ne pouvais pas faire un pas dans la rue sans avoir mes anges gardiens derrière moi. Mais au Huang Shan, pas question pour eux de me suivre dans la grimpe des milliers de marches creusées à même le granit ! Trop fatigant. Ils restaient en bas à m'attendre. Là, j'étais libre de parler de tout avec mon ami Sun Gao Fu qui m'accompagnait. »

Par ce détour de notre conversation sur la censure, j'ai réussi à dénicher les photos préférées de la Chine de Marc Riboud : celles, intemporelles, du spectacle éternel des montagnes célestes du Huang Shan. « Cartier-Bresson, qui était aussi peintre et avait quelques idées très arrêtées, me disait : "Il n'y a pas de bonne peinture de la montagne, sauf les éboulis. Le reste est figé, sans architecture." C'est faux. J'ai aimé photographier ces montagnes du Huang Shan. Leur architecture est parfaite, c'est du granit vertical qui tombe du ciel. Et la brume qui les enveloppe change sans cesse le paysage. » Pour son premier reportage dans ces montagnes, Marc Riboud pensait se reposer. « Photographier un paysage, c'est facile. En fait, je n'ai jamais vu un spectacle qui bougeait autant, qui changeait à chaque instant de luminosité. Il fallait attraper une ombre, puis une autre. C'était épuisant, et merveilleux. » Comme ces pins centenaires accrochés à la verticale, ils sont des personnages, des gens, des survivants agrippés à flanc de granit. « Des milliards de petites graines, avec deux ailes minuscules sur le dos, volent dans le ciel, venant de la plaine du Yangzi. Parmi ces milliards de graines, quelques-unes se glissent dans un trou, et le contact avec le granit crée un phénomène chimique qui produit de l'humus, et le pin sort de la pierre. »

Ce mouvement perpétuel de brume et de buée qui inonde, comme des vagues gigantesques, les pics du Huang Shan, cette multitude de graines innombrables tourbillonnant dans le ciel, ce ballet incessant, ce spectacle impressionnant, magnifique, wagnérien... peut-être est-ce là le symbole de la Chine photographiée par Marc Riboud avec passion et pudeur, deux mots qui lui vont bien.

Ni chute ni conclusion à notre conversation qui ne fait que commencer. Marc me dit, parlant de ces montagnes célestes : « Photographier un beau paysage, c'est un peu comme écouter de la musique ou lire de la poésie, cela aide à vivre. » Comme pour moi l'écouter raconter ses histoires d'ombres et de lumière chinoises. ●

Alain Genestar

JEAN-MARIE PERIER

“À cette époque, les artistes étaient tous jeunes et beaux et n'avaient pas de problèmes d'images.”

>>> suite de la page 95

simple chanson on peut dire des choses qui comptent.

Je me souviens encore de l'émotion de John Lennon et de Mick Jagger lorsqu'ils entendirent ses premiers lyrics. En France aussi, Jacques Dutronc et Antoine démodent les textes des chansons du début des années 60 en apportant une imagination salutaire. De plus, à part Françoise Hardy, ils sont les premiers de cette nouvelle vague à arborer un nom typiquement français. Dutronc sonnait tellement « bien de chez nous » que les gens du métier crurent que c'était un pseudonyme.

Dans les années qui suivirent, je fis plusieurs fois le tour du monde en compagnie de tous les artistes de cette époque. James Brown m'emmena durant quinze jours dans son avion privé, Chuck Berry me fit traverser le Sud dans sa Cadillac décapotable, je rencontrai « Little » Stevie Wonder encore enfant et je visitai d'innombrables pays avec tous les chanteurs français. De ces douze ans passés à faire ce journal, je garde un sentiment de liberté certainement unique dans les annales de la photographie. Jamais Daniel Filipacchi ne me fit la moindre remarque, jamais il ne m'empêcha de me livrer à mes extravagances, sa confiance fut sans limites d'imagination ou de moyens financiers. Quant aux artistes, bien sûr, ils étaient tous jeunes et beaux, mais il y avait surtout chez eux la fraîcheur de la nouveauté. Ils n'avaient pas de problèmes « d'image » ; en douze ans, jamais aucun d'eux ne me demanda à voir une photo avant qu'elle ne paraisse. Mes collègues d'aujourd'hui comprendront ma chance.

Je dirais pour finir qu'il régnait une insouciance et une légèreté qui donnaient aux événements le sentiment de ne pas être sérieux. Sur ce plan, je suis au regret de vous le dire : la fête est finie.

J'ai toujours eu de la chance. La première fut d'avoir 22 ans en 1962, car, sans tomber dans nostalgie facile, je dois admettre qu'il était plus aisé de démarrer sa vie qu'aujourd'hui. La deuxième, c'est d'avoir rencontré Daniel Filipacchi, la troisième, d'avoir le même âge que tous ces artistes qui allaient m'accorder leur confiance.

Je n'oublie pas qu'ils seraient arrivés au succès sans moi, alors que moi, sans eux, je n'existerais pas. Et ma dernière chance, c'est de pouvoir vous montrer ces photos quarante-cinq ans plus tard en ayant l'étrange sentiment de vivre une gloire posthume tout en étant encore vivant. ●

Jean-Marie Périer

ACQUERIR LE TIRAGE D'UNE PHOTOGRAPHIE QUI EST UNE EMPREINTE DE SON EPOQUE

Polka Galerie est la galerie des photojournalistes, ces professionnels de la photographie qui rendent compte en image de leur temps.

Polka Galerie vend des tirages photographiques d'exception. Ils sont présentés dans le cadre d'expositions thématiques qui mettent en lumière l'histoire de chaque photo.

Les tirages sont destinés aux collectionneurs, aux amateurs d'art, de photos, et à tous ceux qui sont sensibles à ce qu'exprime une image.

C'est un projet familial. Nous sommes frère et soeur, tous deux issus du monde de la presse et des médias. Adélie en tant que journaliste chez Gamma et Capa, Edouard comme journaliste puis producteur chez Hachette, Serge Moati et TV8 Mont-Blanc.

De notre passion pour les images, la photographie, l'actualité et l'art est née Polka Galerie.

Henri Cartier-Bresson, Walker Evans, Brassai, Weegee, Capa, Doisneau sont des exemples célèbres de la photographie de reportage. Comme les photographes de cette exposition : Marc Riboud, Sebastião Salgado, Reza, Gérard Rancinan, Jean-Marie Périer, ils ont collaboré avec les plus grands magazines : Life, Vanity Fair, Paris Match, National Geographic, Times, Newsweek...

Tous ces photographes sont des témoins de leur temps. Ils donnent une signification à un fait, un événement, un lieu, un modèle en le fixant sur le papier avec leur propre regard.

Polka Galerie vous propose une sélection de tirages réalisée selon des critères esthétiques, artistiques et historiques. Cette sélection est le résultat d'un travail de recherche avec les photographes ; ensemble nous repérons les meilleurs clichés qui interpellent, témoignent, racontent une histoire, ou sont simplement beaux. Les tirages sélectionnés sont alors présentés à la vente avec exigence et rigueur.

L'art a eu une influence sur le style de ces grands photographes, et inversement. C'est parfois eux qui ont influencé l'art.

E. G. et Ad. G.

Polka Galerie

Adélie Genestar

01 42 72 66 43 / 06 19 13 23 28
genestar@polkagalerie.com

Edouard Genestar

06 22 76 27 72
genestar@polkaimage.com

www.polkagalerie.com

Adressez nous votre adresse si vous souhaitez être informé des prochains événements :
contact@polkagalerie.com

“Devenez le lobbyiste de votre propre travail”

par Jean-Jacques Naudet*

Elle s'appelle Erin Trieb. Elle a 27 ans, elle est américaine. Elle vient de passer trois mois au nord de l'Ouganda à photographier les enfants qui, le soir venu, quittent le domicile de leurs parents pour éviter d'être enrôlés de force par les rebelles de l'armée de Dieu. N'ayant pas les 3 000 dollars nécessaires pour le voyage, Erin a vendu tout ce qu'elle possédait. Les photos sont formidables.

Pourquoi parler d'elle ici ? Je l'ai rencontrée pour la première fois il y a trois jours. Elle revenait du workshop d'Eddie Adams, la seule manifestation consacrée au photojournalisme aux Etats-Unis. J'ai retrouvé, à travers elle, les quelques centaines de jeunes qui visitaient le festival du photojournalisme de Perpignan en septembre dernier.

Chez chacun d'entre eux il y a le même enthousiasme, la même générosité, la même abnégation : un cœur gros comme le Ritz pour une maigre récompense. Perpignan est formidable et l'on se doit de soutenir Jean-François Leroy. Mais à l'aube de son vingtième anniversaire, il ressemble au pire à Lourdes, au mieux au pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle : attendre un miracle qui ne vient pas, affermir une foi qui disparaît.

Ce n'est pas la faute de Perpignan, c'est le photojournalisme qui va mal. Cessons les accusations, la nostalgie et les regrets. Il y a trois trends, comme l'on dit ici à New York, trois tendances qui vont toutes dans le même sens :

- les quotidiens et les magazines américains amorcent leur déclin, certains disent même que dans cinq ans ils auront disparu !

- la photographie, à l'exception du marché de la collection dans les galeries de Chelsea en plein développement, ne s'achète plus, elle se partage (flicker, youtube, myspace).

- aux Etats-Unis, les notions de copyright et de propriété intellectuelle sont devenues des antiquités à placer dans des musées.

Y a-t-il un espoir ? Oui, mais il passe par un changement radical des mentalités. A Perpignan, seuls 20% des reportages étaient issus de commandes de magazines. La majorité était financée par des sponsors, des bourses, des fondations, des mécènes ou des institutions. Alors, devenez le lobbyiste de votre propre travail. Jamais la photographie n'a été aussi à la mode. Jamais on a vu autant d'argent destiné à la financer. Chaque banque, chaque multinationale joue aujourd'hui au mécène. Soyez créatifs, vous avez un projet de livre, montrez-le ! Chez HP ou Epsom, une vraie maquette ne vous coûtera presque rien. N'ayez pas peur des autres formes d'exploitation de vos photos. Avec le formidable reportage d'Olivier Jobard sur un Camerounais de 23 ans qui ne rêve que de l'Europe, Brian Storms a remporté un Emmy Award.

Un mois et demi après notre rencontre, Erin Trieb m'a envoyé ces quelques mots : « Ce que j'ai fait n'est pas un sacrifice. C'est un choix. Je voulais faire ce reportage, je l'ai fait. » On n'est pas forcé de dormir sur un matelas pneumatique pour réaliser ses rêves... ●

*Editor at Large, American Photo.

“Il y a des merveilles à portée de l'œil”

par Christian Caujolle*

Depuis dix ans, depuis la création de « Paris Photo », en fait, le marché des tirages photographiques a explosé en Europe et le nombre de collectionneurs, petits ou grands, a considérablement augmenté. Venus de tous les horizons, plus ou moins fortunés, aux goûts aussi divers que leurs parcours, ils sont tous des passionnés et sont, de plus en plus, connaisseurs et compétents.

Ils ne se soucient plus de savoir avec quel appareil a été réalisée l'épreuve qu'ils convoitent mais interrogent régulièrement sur le type de tirage, l'origine ou le parcours de l'œuvre pour laquelle ils sont, souvent, prêts à des sacrifices financiers.

Aux côtés de ceux qui constituent des ensembles thématiques, qui recherchent des icônes, qui se consacrent à une période ou se consacrent à un auteur, bien des collectionneurs se laissent simplement aller à leurs coups de cœur. Et, peu à peu, sans le vouloir, sans le savoir souvent, chacun constitue un autoportrait qui révèle bien des surprises, des découvertes et des trouvailles.

Le photojournalisme, qui n'a pour l'instant pas vraiment trouvé une place claire dans le champ de la collection, a encore du mal à définir sa clientèle. On trouve en effet davantage de passionnés qui rassemblent livres et revues ou magazines que de maniaques de l'épreuve. Il ne faut voir là que l'effet d'une logique qui, au musée, a donné la préférence aux plasticiens, délaissant les praticiens de l'information et s'intéressant trop rarement aux passerelles existant entre les différents métiers de la photographie (à quand une grande collection sur la photographie publicitaire, par exemple, qui mettrait en évidence l'extraordinaire richesse plastique et de recherche dans ce domaine « commercial » ?).

La faiblesse – et la force – du photojournalisme tient au fait que l'on s'attache trop souvent à ce qu'il illustre plutôt qu'à la forme qu'il prend et met en œuvre. Evénements historiques ou enquêtes sociologiques de fond, portraits de stars ou d'anonymes – pour ne pointer que quelques catégories évidentes – ont cependant produit d'extraordinaires images, ainsi qu'une mémoire unique du XXe siècle.

On voit aujourd'hui apparaître sur le marché – et trouver de nombreux acheteurs – de très nombreux tirages issus d'archives de presse qui sont parfois d'une exceptionnelle qualité et qui, la nostalgie aidant, valorisent enfin les pratiques des années 50 et 60. Plus significatif, plus important peut-être pour l'évolution du marché : de plus en plus de jeunes – et moins jeunes – dont le propos n'est pas seulement l'art pour l'art mais qui explorent le monde contemporain en proposant de nouvelles et audacieuses approches visuelles trouvent leur place. Ils écrivent à la fois la mémoire d'un pan d'histoire et content l'évolution du regard. C'est à ce titre qu'ils sont collectionnés et le méritent parfaitement. Il y a, aujourd'hui, des merveilles à portée de l'œil dont beaucoup figureront dans l'histoire de la photographie. Elles n'attendent que de rejoindre les murs de ceux qui les auront vues et aimées. ●

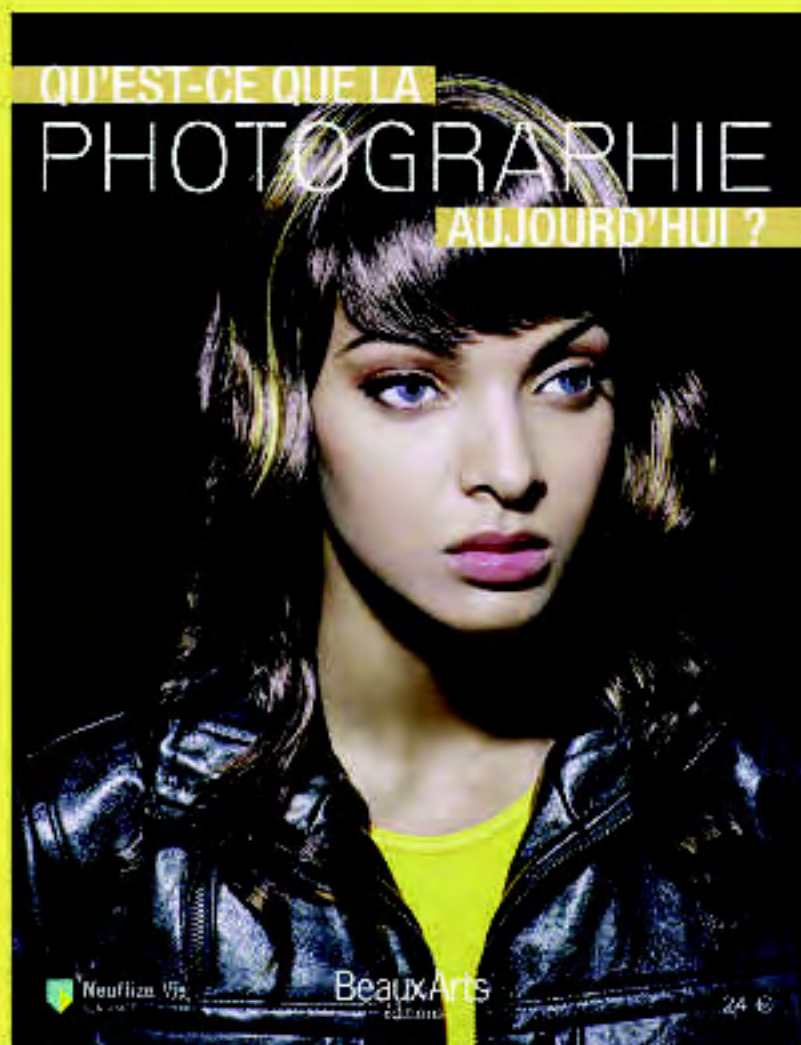
* Fondateur de l'agence VU.



BeauxArts

éditions

Des analyses par les spécialistes de la photographie,
des portraits de **stars incontestées** et de **jeunes talents**



Le meilleur de la photographie contemporaine en 212 pages

Disponible en librairie et sur www.beauxartsmagazine.com



Tirage réalisé par

CENTRAL_{COLOR}

Le laboratoire des grands photographes

**10, rue Pergolèse
75 782 Paris cedex 16**

Tél : 01 44 17 13 30 / Fax : 01 44 17 13 62

www.central-color.com